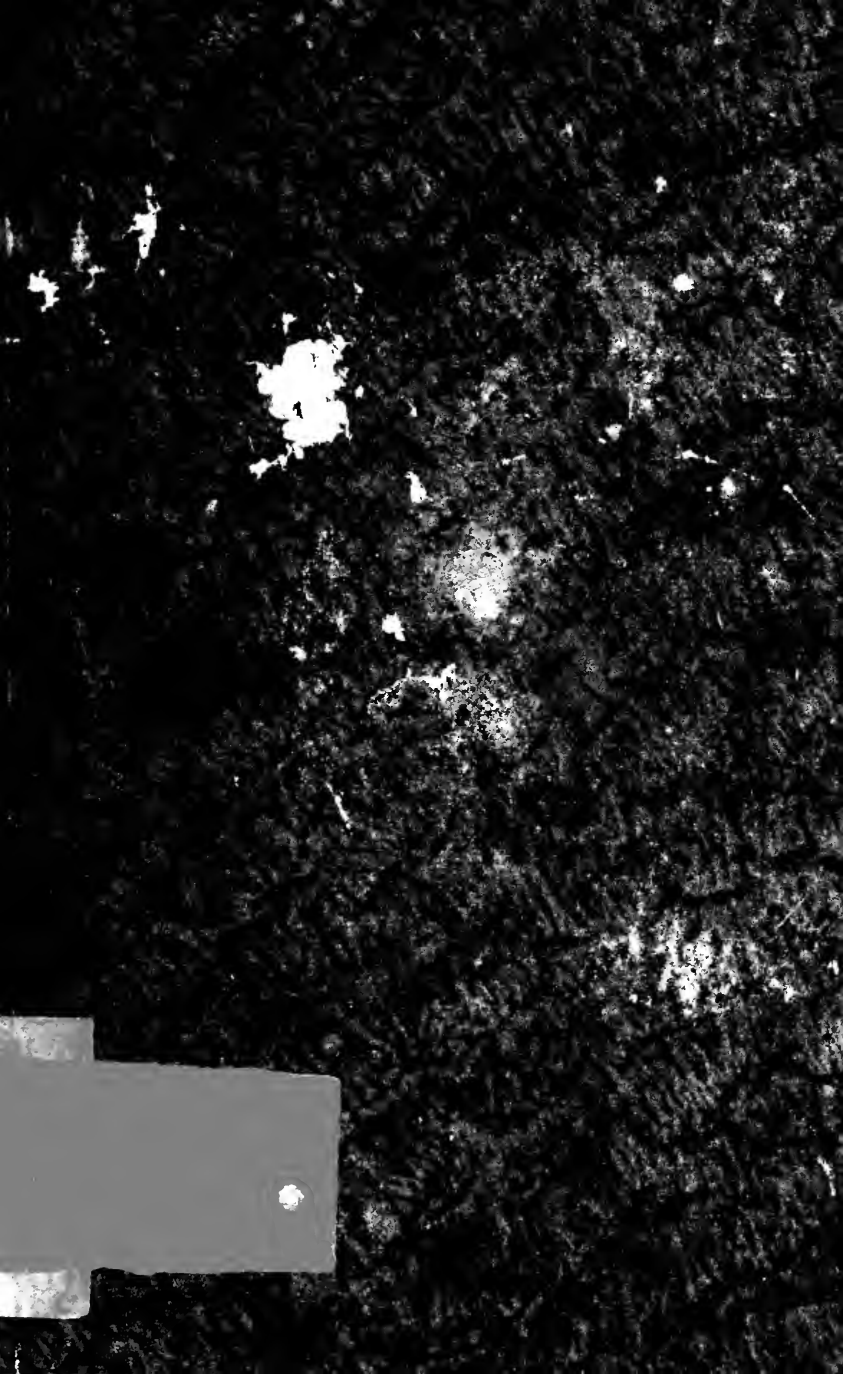


PETITES MISÈRES

DE LA

VIE CONJUGALE.

II

ŒUVRES DE CLÉMENCE ROBERT.

OUVRAGES PARUS.

Romans Historiques.

MANDRIN.	2 vol. in-8.
WILLIAM SHAKSPERE.	2 vol. in-8.
LE ROI	2 vol. in-8.
LA DUCHESSE D'YORK	2 vol. in-8.
LE MARQUIS DE POMBAL.	2 vol. in-8.
LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.	2 vol. in-8.
UN AMOUR DE REINE.	1 vol. in-8.

Romans de Moeurs.

RENÉ L'OUVRIER.	1 vol. in-8.
L'ABBÉ OLIVIER.	1 vol. in-8.
UNE FAMILLE S'IL-VOUS-PLAIT. . .	2 vol. in-8.

Poésies.

PARIS, SILHOUETTES.	1 vol. in-8.

SOUS PRESSE.

Romans Historiques.

LE COUVENT DES AUGUSTINS.	2 vol. in-8
MADELEINE DES AMOURS.	2 vol. in-8.
JEAN GOUJON.	2 vol. in-8.
JEANNE DE CASTILLE	2 vol. in-8.
LE DONJON DE VINCENNES.	2 vol. in-8.
CHRISTINE DE PISAN.	2 vol. in-8.
LES TOMBEAUX DE SAINT-DENIS. . . .	2 vol. in-8.

Romans de Moeurs.

LA MISÈRE.	2 vol. in-8.
JEUNE, RICHE ET JOLIE.	2 vol. in-8.
MOURIR POUR ELLE.	1 vol. in 8.
LE PARADIS PERDU.	1 vol. in-8.

Pour paraître incessamment :

LE TRIBUNAL SECRET

ROMAN HISTORIQUE. 2 volumes in-8.

PARIS. — IMP. DE E. BAUTRUCHE, r. de la Harpe, 90.

PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

PETITES MISÈRES

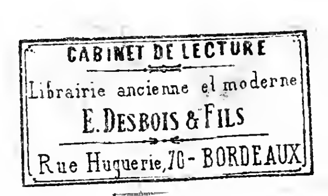
DE LA

VIE CONJUGALE

PAR

H. DE BALZAC.

II



PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,

EN VENTE CHEZ BAZOUGE-PIGOREAU,

33, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

1846

L'ART D'ÊTRE VICTIME.

A compter du dix-huit brumaire, Caroline vaincue adopte un système infernal et qui a pour effet de vous faire regretter à toute heure la victoire.

Elle devient l'opposition !... Encore

un triomphe de ce genre, et Adolphe irait en cour d'assises accusé d'avoir étouffé sa femme entre deux matelas, comme l'Othello de Shakspere.

Caroline se compose un air de martyre, elle est d'une soumission assommante. A tout propos elle assassine Adolphe par un :

— Comme vous voudrez! accompagné d'une épouvantable douceur.

Aucun poète élégiaque ne pourrait lutter avec Caroline qui lance élégie sur élégie : élégie en actions, élégie en paroles, élégie à sourire, élégie muette, élégie à ressort, élégie en gestes, dont voici quelques exemples où tous les ménages retrouvent leurs impressions.

APRÈS DÉJEUNER.

— Caroline, nous allons ce soir chez les Deschars, une grande soirée, tu sais...

— Oui, mon ami.

APRÈS DINER.

— Eh! bien, Caroline, tu n'es pas encore habillée?.... dit Adolphe qui

sort de chez lui magnifiquement mis.

Il aperçoit Caroline vêtue d'une robe de vieille plaideuse, une moire noire à corsage croisé. Des fleurs plus artificieuses qu'artificielles attristent une chevelure mal arrangée par la femme de chambre. Caroline a des gants déjà portés.

— Je suis prête, mon ami...

— Et voilà ta toilette?...

— Je n'en ai pas d'autre. Une toilette fraîche aurait coûté cent écus.

— Pourquoi ne pas me le dire?

— Moi, vous tendre la main!... après ce qui s'est passé!...

— J'irai seul, dit Adolphe ne voulant pas être humilié dans sa femme.

— Je sais bien que cela vous arrange, dit Caroline d'un petit ton aigre et cela se voit assez à la manière dont vous êtes mis.

Onze personnes sont dans le salon, toutes priées à dîner par Adolphe, Caroline est là comme si son mari l'avait invitée, elle attend que le dîner soit servi.

— Monsieur, dit le valet de chambre à voix basse à son maître, la cuisinière ne sait où donner de la tête.

— Pourquoi?

— Monsieur ne lui a rien dit; elle

n'a que deux entrées, le bœuf, un poulet, une salade et des légumes.

— Caroline, vous n'avez donc rien commandé?...

—Savais-je que vous aviez du monde, et puis-je d'ailleurs prendre sur moi de commander ici?... Vous m'avez délivrée de tout souci à cet égard, et j'en remercie Dieu tous les jours.

Madame Fischtaminel vient rendre une visite à madame Caroline, elle la trouve toussotant et travaillant le dos courbé sur un métier de tapisserie.

— Vous brodez ces pantoufles-là pour votre cher Adolphe?

Adolphe est posé devant la cheminée en homme qui fait la roue.

— Non, madame, c'est pour un marchand qui me les paie; et, comme les forçats du bagne, mon travail me permet de me donner des petites douceurs.

Adolphe rougit, il ne peut pas battre sa femme, et madame de Fischtaminel le regarde en ayant l'air de lui dire :

— Qu'est-ce que cela signifie?...

— Vous toussez beaucoup, ma chère petite!... dit madame de Fischtaminel.

— Oh! répond Caroline, que me fait la vie!...

Caroline est là sur sa causeuse avec une femme de vos amies à la bonne opinion de laquelle vous tenez excessivement.

Du fond de l'embrâsure où vous causez entre hommes, vous entendez, au seul mouvement des lèvres, ces mots : *Monsieur l'a voulu*!... dits d'un air de jeune Romaine allant au cirque.

Profondément humilié dans toutes vous vos vanités, vous voulez être à cette conversation tout en écoutant vos hôtes ; vous faites alors des répliques qui vous valent des :

— A quoi pensez-vous ? car vous perdez le fil de la conversation, et vous piétinez sur place en pensant :

— Que lui dit-elle de moi?...

Adolphe est à table chez les Deschars, un dîner de douze personnes, et Caroline est placée à côté d'un joli jeune homme, appelé Ferdinand, cousin d'Adolphe. Entre le premier et le second service, on parle du bonheur conjugal.

— Il n'y a rien de plus facile à une femme que d'être heureuse, dit Caroline en répondant à une femme qui se plaint.

— Donnez-nous votre secret, madame? dit agréablement M. de Fischtaminel.

— Une femme n'a qu'à ne se mêler de rien, se regarder comme la première domestique de la maison, ou comme une esclave dont le maître a soin, n'avoir aucune volonté, ne pas faire une observation, tout va bien.

Ceci lancé sur des tons amers et avec des larmes dans la voix, épouvante Adolphe qui regarde fixement sa femme.

— Vous oubliez, madame, le bonheur d'expliquer son bonheur, réplique-t-il en lançant un éclair digne d'un tyran de mélodrame.

Satisfaite de s'être montrée assassinée ou sur le point de l'être, Caroline détourne la tête, essuie furtivement une larme et dit :

— On n'explique pas le bonheur.

L'incident, comme on dit à la Chambre, n'a pas de suites, mais Ferdinand a regardé sa cousine comme un ange sacrifié.

On parle du nombre effrayant des grastrites, des maladies innomées dont meurent les jeunes femmes.

— Elles sont trop heureuses ! dit Caroline en ayant l'air de donner le programme de sa mort.

La belle-mère d'Adolphe vient voir sa fille. Caroline dit :

— Le salon de monsieur.

— La chambre de monsieur! Tout, chez elle, est à monsieur.

— Ah çà, qu'y a-t-il donc, mes enfants? demande la belle-mère; on dirait que vous êtes tous les deux à couteaux tirés?

— Eh! mon Dieu, dit Adolphe, il y a que Caroline a eu le gouvernement absolu de la maison et n'a pas su s'en tirer.

— Elle a fait des dettes?

— Oui, ma chère maman.

— Écoutez, Adolphe, dit la belle-mère après avoir attendu que sa fille l'ait laissée seule avec son gendre, aimeriez-vous mieux que ma fille fût ad-

mirablement bien mise, que tout allât à merveille chez vous, et qu'il ne vous en coutât rien?...

Essayez de vous représenter la physionomie d'Adolphe en entendant cette *déclaration des droits de la femme*!

Caroline passe d'une toilette misérable à une toilette splendide.

Elle est chez les Deschars, tout le monde la félicite sur son goût, sur la richesse de ses étoffes, sur ses dentelles, sur ses bijoux.

— Ah! vous avez un mari charmant! dit madame Deschars.

Adolphe se rengorge et regarde Caroline.

— Mon mari, madame?..... je ne coûte, Dieu merci, rien à monsieur! Tout cela me vient de ma mère.

Adolphe se retourne brusquement, et va causer avec madame de Fischtaminel.

Après un an de gouvernement absolu, Caroline adoucie dit un matin :

— Mon ami, combien as-tu dépensé cette année?...

— Je ne sais pas.

— Fais tes comptes.

Adolphe trouve un tiers de plus que

dans la mauvaise année de Caroline.

— Et je ne t'ai rien coûté pour ma toilette, dit-elle.

Caroline joue les mélodies de Schubert. Adolphe éprouve une jouissance en entendant cette musique admirablement exécutée; il se lève et va pour féliciter Caroline, elle fond en larmes.

— Qu'as-tu?...

— Rien; je suis nerveuse.

— Mais je ne te connaissais pas ce vice-là.

— Oh! Adolphe, tu ne veux rien voir... Tiens, regarde : mes bagues ne

tiennent plus aux doigts, tu ne m'aimes plus, je te suis à charge...

Elle pleure, elle n'écoute rien, elle repleure à chaque mot d'Adolphe.

— Veux-tu prendre le gouvernement de la maison?

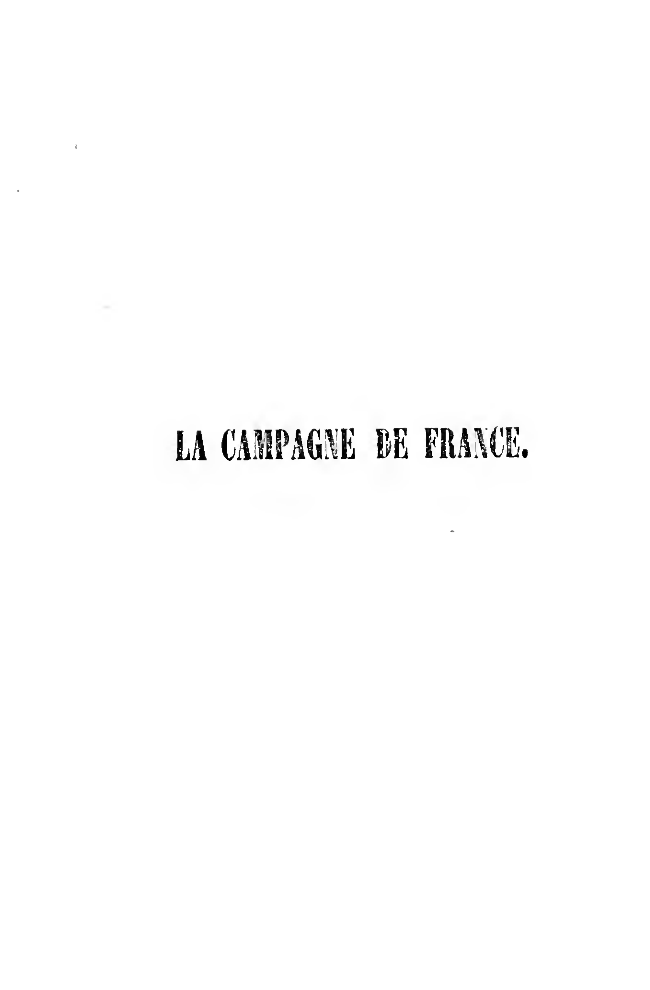
— Ah! s'écrie-t-elle en se dressant en pieds comme *une surprise*, maintenant que tu as assez de tes expériences? Merci! Est-ce de l'argent que je veux? Singulière manière de panser un cœur blessé... Non, laissez-moi.

— Eh bien! comme tu voudras, Caroline.

Ce:

— Comme tu voudras! est le premier mot de l'indifférence en matière

de femme légitime; et Caroline aperçoit un abîme vers lequel elle a marché d'elle-même.



LA CAMPAGNE DE FRANCE.

Les malheurs de 1814 affligent toutes les existences.

Après les brillantes journées, les conquêtes, les jours où les obstacles se changeaient en triomphes, où le moin-

dre achoppement devenait un bonheur, il arrive un moment où les plus heureuses idées tournent en sottises, où le courage mène à la perte, où la fortification fait trébucher.

L'amour conjugal qui, selon les auteurs, est un cas particulier d'amour, a, plus que toute autre chose humaine, sa campagne de France, son funeste 1814.

Le diable aime surtout à mettre sa queue dans les affaires des pauvres femmes délaissées, et Caroline en est là.

Caroline en est à rêver aux moyens de ramener son mari ! Caroline passe à la maison beaucoup d'heures solitaires,

pendant lesquelles son imagination travaille.

Elle va, vient, se lève, et souvent elle reste songeuse à sa fenêtre, regardant la rue sans y rien voir, la figure collée aux vitres, et se trouvant comme dans un désert au milieu de ses Petit-Dunkerques, de ses appartements meublés avec luxe.

Or, à Paris, à moins d'habiter un hôtel à soi, sis entre cour et jardin, toutes les existences sont accouplées.

A chaque étage d'une maison, un ménage trouve dans la maison située en face un autre ménage. Chacun plonge à volonté ses regards chez le voisin.

Il existe une servitude d'observations mutuelles, un droit de visite commun auxquels nul ne peut se soustraire.

Dans un temps donné, le matin, vous vous levez de bonne heure, la servante du voisin fait l'appartement, laisse les fenêtres ouvertes et les tapis sur les appuis, vous devinez alors une infinité de choses et réciproquement.

Aussi, dans un temps donné, connaissez-vous les habitudes de la jolie, de la vieille, de la jeune, de la coquette, de la vertueuse femme d'en face, ou les caprices du fat, les inventions du vieux garçon, la couleur des meubles, le chat du second, ou du troisième.

Tout est indice et matière à divination.

Au quatrième étage, une grisette surprise se voit, toujours trop tard, comme la chaste Suzanne, en proie aux jumelles ravies d'un vieil employé à dix-huit cents francs, qui devient criminel gratis.

Par compensation, un beau surnuméraire, jeune de ses fringants dix-neuf ans, apparaît à une dévote dans le simple appareil d'un homme qui se barbifie.

L'observation ne s'endort jamais, tandis que la prudence a ses moments d'oubli. Les rideaux ne sont pas toujours détachés à temps.

Une femme, avant la chute du jour,

s'approche de la fenêtre pour enfiler une aiguille, et le mari d'en face admire alors une tête digne de Raphaël, qu'il trouve digne de lui, garde national imposant sous les armes.

Passez place Saint-Georges, et vous pouvez y surprendre les secrets de trois jolies femmes, si vous avez de l'esprit dans le regard.

Oh! la sainte vie privée, où est-elle? Paris est une ville qui se montre quasi nue à toute heure, une ville essentiellement courtisane et sans chasteté.

Pour qu'une existence y ait de la pudeur, elle doit posséder cent mille francs de rente.

Les vertus y sont plus chères que les vices.

Caroline, dont le regard glisse parfois entre les mousselines protectrices qui cachent son intérieur aux cinq étages de la maison d'en face, finit par observer un jeune ménage plongé dans les joies de la lune de miel, et venu nouvellement au premier devant ses fenêtres.

Elle se livre aux observations les plus irritantes.

On ferme les persiennes de bonne heure; on les ouvre tard.

Un jour, Caroline levée à huit heures, toujours par hasard, voit la femme de chambre apprêtant un bain ou quel-

que toilette du matin, un délicieux déshabillé.

Caroline soupire. Elle se met à l'affût comme un chasseur, elle surprend la jeune femme la figure illuminée par le bonheur.

Enfin, à force d'épier ce charmant ménage, elle voit Monsieur et Madame ouvrant la fenêtre, et légèrement pressés l'un contre l'autre, accoudés au balcon, y respirant l'air du soir.

Caroline se donne des maux de nerfs en étudiant sur les rideaux, un soir que l'on oublie de fermer les persiennes, les ombres de ces deux enfants se combattant, dessinant des fantasmagories explicables ou inexplicables.

Souvent la jeune femme, assise, mélancolique et rêveuse, attend l'époux absent, elle entend le pas d'un cheval, le bruit d'un cabriolet au bout de la rue, elle s'élance de son divan, et, d'après son mouvement, il est facile de voir qu'elle s'écrie :

— C'est lui !...

— Comme ils s'aiment ! se dit Caroline.

A force de maux de nerfs, Caroline arrive à concevoir un plan excessivement ingénieux : elle invente de se servir de ce bonheur conjugal comme d'un topique pour stimuler Adolphe.

C'est une idée assez dépravée, une idée de vieillard voulant séduire une

petite fille avec des gravures ou des gravelures ; mais l'intention de Caroline sanctifie tout !

— Adolphe, dit-elle enfin, nous avons pour voisine en face une femme charmante, une petite brune...

— Oui, réplique Adolphe, je la connais. C'est une amie de madame Fischtaminel, madame Foullepointe, la femme d'un agent de change, un homme charmant, un bon enfant, et qui aime sa femme, il en est fou ! Tiens !... il a son cabinet, ses bureaux, sa caisse, dans la cour, et l'appartement sur le devant est celui de Madame.

Je ne connais pas de ménage plus heureux. Foullepointe parle de son bon-

heur partout, même à la Bourse, il en est ennuyeux.

— Eh bien, fais-moi donc le plaisir de me présenter monsieur et madame Foullepointe ! Ma foi, je serais enchantée de savoir comment elle s'y prend pour se faire aimer de son mari... Y a-t-il longtemps qu'ils sont mariés?

— Absolument comme nous, depuis cinq ans...

— Adolphe, mon ami, j'en meurs d'envie! Oh ! lie-nous toutes les deux. Suis-je aussi bien qu'elle?

— Ma foi! je vous rencontrerais au bal de l'Opéra, tu ne serais pas ma femme, eh ! bien, j'hésiterais...

— Tu es gentil aujourd'hui. N'ou-

blie pas de les inviter à dîner pour samedi prochain.

— Ce sera fait ce soir. Foullepointe et moi nous nous voyons souvent à la Bourse.

— Enfin, se dit Caroline, cette femme me dira sans doute quels sont ses moyens d'action.

Caroline se remet en observation.

A trois heures environ, à travers les fleurs d'une jardinière qui fait comme un bocage à la fenêtre, elle regarde et s'écrie :

— Deux vrais tourtereaux!..

Pour ce samedi, Caroline invite monsieur et madame Deschars, le digne monsieur Fischtaminel, enfin les

plus vertueux ménages de sa société.

Tout est sous les armes chez Caroline, elle a commandé le plus délicat dîner, elle a sorti ses splendeurs des armoires, elle tient à fêter le modèle des femmes.

— Vous allez voir, ma chère, dit-elle à madame Deschars au moment où toutes les femmes se regardent en silence, vous allez voir le plus adorable ménage du monde, nos voisins d'en face : un jeune homme blond d'une grâce infinie, et des manières... une tête à la lord Byron, et un vrai don Juan, mais fidèle ! il est fou de sa femme.

La femme est charmante et a trouvé

des secrets pour perpétuer l'amour ; aussi peut-être devrai-je un regain de bonheur à cet exemple ; Adolphe, en les voyant, rougira de sa conduite, il...

On annonce :

— Monsieur et madame Foullepointe.

Madame Foullepointe, jolie brune, la vraie Parisienne, une femme cambrée, mince ; au regard brillant étouffé par de longs cils, mise délicieusement, s'assied sur le canapé.

Caroline salue un gros monsieur à cheveux gris assez rares, qui suit péniblement cette Andalouse de Paris et qui montre une figure et un ventre siléniques, un crâne beurre frais, un

sourire papelard et libertin sur de bonnes grosses lèvres, un philosophe enfin! Caroline regarde ce monsieur d'un air étonné.

—Monsieur Foullepointe, ma bonne, dit Adolphe en lui présentant ce digne quinquagénaire.

— Je suis enchantée, madame, dit Caroline en prenant un air aimable, que vous soyez venue avec votre beau-père (profonde sensation); mais nous aurons, j'espère, votre cher mari...

— Madame...

Tout le monde écoute et se regarde.

Adolphe devient le point de mire de tous les yeux, il est hébété d'étonnement, il voudrait faire disparaître Ca-

roline par une trappe, comme au théâtre.

— Voici monsieur Foullepointe, mon mari, dit madame Foullepointe.

Caroline devient alors d'un rouge écarlate en comprenant *l'école* qu'elle a faite, et Adolphe la foudroie d'un regard à trente-six becs de gaz.

— Vous le disiez jeune, blond... dit à voix basse madame Deschars.

Madame Foullepointe, en femme spirituelle, regarde audacieusement la corniche.

Un mois après, madame Foullepointe et Caroline deviennent intimes.

Adolphe, très-occupé de madame Fischtaminel, ne fait aucune attention

à cette dangereuse amitié qui doit porter ses fruits ; car, sachez-le !

AXIOME.

Les femmes ont corrompu plus de femmes que les hommes n'en ont aimées.

LE SOLO DE CORBILLARD.

Après un temps dont la durée dépend de la solidité des principes de Caroline, elle paraît languissante, et quand, en la voyant étendue sur les divans, comme un serpent au soleil, Adolphe inquiet

par décorum, lui dit : — Qu'as-tu, ma bonne que veux-tu?

— Je voudrais être morte!

— Un souhait assez agréable et d'une gaîté folle...

— Ce n'est pas la mort qui m'effraie, moi, c'est la souffrance...

— Cela signifie que je ne te rends pas la vie heureuse!... Et voilà bien les femmes!

Adolphe arpente le salon, en déblatérant, mais il est arrêté net en voyant Caroline étanchant de son mouchoir brodé des larmes qui coulent assez artistement.

— Te sens-tu malade?

— Je ne me sens pas bien. (Silence.)

Tout ce que je désire, ce serait de savoir si je puis vivre assez pour voir ma petite mariée, car je sais maintenant ce que signifie ce mot si peu compris des jeunes personnes : *le choix d'un époux* ! Va, cours à tes plaisirs, une femme qui songe à l'avenir, une femme qui souffre, n'est pas amusante, va te divertir...

— Où souffres-tu ?...

— Mon ami, je ne souffre pas, je me porte à merveille, et n'ai besoin de rien ! Vraiment, je me sens mieux...

Allez, laissez-moi.

Cette première fois Adolphe s'en va presque triste.

Huit jours se passent pendant les-

quels Caroline ordonne à tous ses domestiques de cacher à Monsieur l'état déplorable où elle se trouve, elle languit, elle sonne quand elle est près de défaillir, elle consomme beaucoup d'éther.

Les gens apprennent enfin à Monsieur l'héroïsme conjugal de Madame, et Adolphe reste un soir après dîner et voit sa femme embrassant à outrance sa petite Marie.

— Pauvre enfant! il n'y a que toi qui me fais regretter mon avenir! Oh! mon Dieu, qu'est-ce que la vie?

— Allons, mon enfant, dit Adolphe, pourquoi se chagriner?...

— Oh! je ne me chagrine pas!... la

mort n'a rien qui m'effraie... je voyais ce matin un enterrement, et je trouvais le mort bien heureux! Comment se fait-il que je ne pense qu'à mourir?.. Est-ce une maladie?... Il me semble que je mourrai de ma main.

Plus Adolphe tente d'égayer Caroline, plus Caroline s'enveloppe dans les crêpes d'un deuil à larmes continues.

Cette seconde fois, Adolphe reste et s'ennuie.

Puis, à la troisième attaque à larmes forcées, il sort sans aucune tristesse.

Enfin, il se blase sur ces plaintes éternelles, sur ces attitudes de mourant, sur ces larmes de crocodile.

Et il finit par dire :

— Si tu es malade, Caroline, il faut voir un médecin...

Comme tu voudras! cela finira plus promptement ainsi, cela me va... Mais alors, amène un fameux médecin.

Au bout d'un mois, Adolphe fatigué d'entendre l'air funèbre que Caroline lui joue sur tous les tons, amène un grand médecin.

A Paris, les médecins sont tous des gens d'esprit, et ils se connaissent admirablement en Nosographie conjugale.

— Eh! bien, Madame, dit le grand médecin, comment une si jolie femme s'avise-t-elle d'être malade?

— Oui, Monsieur, de même que le nez du père Aubry, j'aspire à la tombe...

Caroline, par égard pour Adolphe, essaye de sourire.

— Bon ! cependant vous avez les yeux vifs, ils souhaitent peu nos infernales drogues...

— Regardez-y bien, docteur, la fièvre me dévore, une petite fièvre imperceptible, lente...

Et elle arrête le plus malicieux de ses regards sur l'illustre docteur, qui se dit en lui-même :

— Quels yeux !...

Bien, voyons la langue, dit-il tout haut.

Caroline montre sa langue de chat entre deux rangées de dents blanches comme celles d'un chien.

— Elle est un peu chargée au fond ; mais vous avez déjeuné... fait observer le grand médecin, qui se tourne vers Adolphe.

— Rien, répond Caroline, deux tasses de thé...

Adolphe et l'illustre docteur se regardent, car le docteur se demande qui de monsieur ou de madame se moque de lui.

— Que sentez-vous? demande gravement le docteur à Caroline.

— Je ne dors pas.

— Bon !

— Je n'ai pas d'appétit...

— Bien !

— J'ai des douleurs, là...

Le médecin regarde l'endroit indiqué par Caroline.

— Très-bien, nous verrons cela tout à l'heure... Après?...

— Il me passe des frissons par moments...

— Bon!

— J'ai des tristesses; je pense toujours à la mort; j'ai des idées de suicide.

— Ah! vraiment!

— Il me monte des feux à la figure; tenez, j'ai constamment des tressaillements dans la paupière...

— Très-bien, nous nommons cela un *trismus*.

Le docteur explique pendant un

quart d'heure, en employant les termes les plus scientifiques, la nature du *trismus*, d'où il résulte que le *trismus* est le *trismus*; mais il fait observer avec la plus grande modestie que, si la science sait que le *trismus* est le *trismus*, elle ignore entièrement la cause de ce mouvement nerveux, qui va, vient, passe, reparaît...

—Et, dit-il, nous avons reconnu que c'était purement nerveux.

— Est-ce bien dangereux? demande Caroline inquiète.

— Nullement.

— Comment vous couchez-vous?

— En rond.

— Bien! Sur quel côté?

— A gauche.

— Bien ! Combien avez-vous de matelas à votre lit?

— Trois.

— Bien ! Y a-t-il un sommier?

— Mais, oui...

— Quelle est la subtance du sommier?

— Le crin.

— Bon. Marchez un peu devant moi. Oh ! mais naturellement et comme si nous ne vous regardions pas.

Caroline marche à la Essler en agitant *sa tournure* de la façon la plus andalouse.

— Vous ne sentez pas un peu de pesanteur dans les genoux?

— Mais... non... (Elle revient à sa place.) Mon Dieu, quand on s'examine... il me semble maintenant que oui...

— Bon. Vous êtes restée à la maison depuis quelque temps !...

— Oh ! oui, monsieur, beaucoup trop... et seule.

— Bien, c'est cela. Comment vous coiffez-vous pour la nuit?

— Un bonnet brodé, puis quelquefois par-dessus un foulard...

— Vous n'y sentez pas des chaleurs... une petite sueur...

— En dormant, cela me semble difficile.

— Vous pourriez trouver votre linge

humide à l'endroit du front en vous réveillant?

— Quelquefois.

— Bon. Donnez-moi votre main.

Le docteur tire sa montre.

— Vous ai-je dit que j'ai des vertiges? dit Caroline.

—Chut!... fait le docteur qui compte les pulsations. Est-ce le soir?...

— Non, le matin.

— Ah! diantre, des vertiges le matin, dit-il en regardant Adolphe.

— Eh! bien, que dites-vous de l'état de Madame! demande Adolphe.

— Le duc de G... n'est pas allé à Londres, dit le grand médecin en étudiant la peau de Caroline, et l'on en

cause beaucoup au faubourg Saint-Germain.

— Vous y avez des malades? demande Caroline.

— Presque tous les miens y sont... Eh! mon Dieu! j'en ai sept à voir ce matin, dont quelques-uns sont en danger...

Le docteur se lève.

— Que pensez-vous de moi, monsieur? dit Caroline.

— Madame, il faut des soins, beaucoup de soins, prendre des adoucissants, de l'eau de guimauve, un régime doux, viandes blanches, faire beaucoup d'exercice.

— En voilà pour vingt francs, se dit en lui-même Adolphe en souriant.

Le grand médecin prend Adolphe par le bras, et l'emmène en se faisant reconduire. Caroline les suit sur la pointe du pied.

— Mon cher, dit le grand médecin, je viens de traiter fort légèrement Madame, il ne fallait pas l'effrayer ; ceci vous regarde plus que vous ne pensez... Ne négligez pas trop Madame, elle est d'un tempérament puissant, d'une santé féroce.

Tout cela réagit sur elle.

La nature a ses lois qui, méconnues, se font obéir.

Madame peut arriver à un état mor-

bide qui vous ferait cruellement repentir de l'avoir négligée... Si vous l'aimez, aimez-la; si vous ne l'aimez plus, et que vous teniez à conserver la mère de vos enfants, la décision à prendre est un cas d'hygiène, mais elle ne peut venir que de vous!...

— Comme il m'a compris!... se dit Caroline. Elle ouvre la porte, et dit :

— Docteur, vous ne m'avez pas écrit les doses...

Le grand médecin sourit, et glisse dans sa poche une pièce de vingt francs en laissant Adolphe entre les mains de sa femme, qui le prend et lui dit :

— Quelle est la vérité sur mon état?... Faut-il me résigner à mourir?...

— Eh ! il m'a dit que tu as trop de santé ! s'écrie Adolphe impatienté.

Caroline s'en va pleurer sur son divan.

— Qu'as-tu ?

— J'en ai pour longtemps... Je te gêne, tu ne m'aimes plus... Je ne veux plus consulter ce médecin-là... Je ne sais pas pourquoi madame Foullepointe m'a conseillé de le voir, il ne m'a dit que des sottises ! et je sais mieux que lui ce qu'il me faut...

— Que te faut-il ?...

— Ingrat, tu me le demandes ?... dit-elle en posant sa tête sur l'épaule d'Adolphe.

Adolphe, effrayé, se dit : — Il a

raison, le docteur, elle peut devenir d'une exigence maladive, et que deviendrai-je, moi?... Me voilà forcé d'opter entre la folie physique de Caroline ou quelque petit cousin.

Caroline chante alors une mélodie de Schubert avec l'exaltation d'une hypocondriaque.



SECONDE PRÉFACE.

Si vous aviez pu comprendre ce livre, (et l'on vous fait un honneur infini par cette supposition, l'auteur le plus profond ne comprend pas toujours, l'on peut même dire ne com-

prend jamais les différents sens de son livre, ni sa portée, ni le bien ni le mal qu'il cause); si donc vous avez prêté quelque attention à ces petites scènes de la vie conjugale, vous aurez peut-être remarqué leur couleur....

— Quelle couleur ? demandera sans doute un épicier, les livres sont couverts en jaune, en bleu, revers de botte, vert-pâle, gris-perle, blanc.

Hélas! les livres ont une autre couleur, ils sont teints par l'auteur, et quelques écrivains empruntent leur coloris.

Certains livres déteignent sur d'autres.

Mais j'irai plus loin! Les livres sont

blonds ou bruns, châtain-clair ou roux ; enfin ils ont un sexe aussi !

Nous connaissons des livres mâles et des livres femelles, des livres qui sont à la fois mâles et femelles ; et c'est le cas de celui-ci, en supposant que vous fassiez à cette collection de cas pathologiques l'honneur de l'appeler un livre.

Jusqu'ici toutes ces misères sont des misères infligées uniquement par la femme à l'homme. Vous n'avez donc encore vu que le côté mâle du livre.

Et, si l'auteur a réellement l'ouïe qu'on lui suppose, il a déjà surpris

plus d'une exclamation ou d'une déclamation de femme disant :

— On ne nous parle que des misères souffertes par ces messieurs, comme si nous n'avions pas nos petites misères aussi !...

O femmes ! vous avez été entendues, car si vous n'êtes pas toujours comprises, vous vous faites toujours très entendre !

Il serait souverainement injuste de faire porter sur vous seules les reproches que tout être social mis sous le joug *(conjungium)* a le droit d'adresser à cette institution nécessaire, sacrée, utile, éminemment conservatrice, mais tant soit peu gênante, et d'un

porter difficile aux entournures, ou quelquefois trop facile aussi.

J'irai plus loin !

Cette partialité serait du crétinisme.

Un homme, non un écrivain, car il y a bien des hommes dans un écrivain, un auteur donc, doit ressembler à Janus : voir en avant et en arrière, se faire rapporteur, découvrir toutes les faces d'une idée, passer alternativement dans l'âme d'Alceste et dans celle de Philinte, ne pas tout dire et néanmoins tout savoir, ne jamais ennuyer, et...

N'achevons pas ce programme, autrement nous dirions tout, et ce serait effrayant.

D'ailleurs un auteur qui prend la parole au milieu de son livre fait l'effet du bonhomme dans *le Tableau parlant* quand il met son visage à la place de la peinture.

L'auteur n'oublie pas qu'à la Chambre, on ne prend point la parole *entre deux épreuves*.

Assez donc ! Voici le côté femelle du livre, car pour ressembler parfaitement au mariage, ce livre doit être androgyne.

LES MARIS DU SECOND MOIS.

Deux jeunes mariées, deux amies de pension, Caroline et Stéphanie, intimes au pensionnat de mademoiselle Mâchefer, une des plus célèbres maisons d'éducation du faubourg Saint-

Honoré, se trouvaient au bal chez madame de Fischtaminel, et la conversation suivante eut lieu dans l'embrasure d'une croisée du boudoir.

Il faisait si chaud qu'un homme avait eu, bien avant les deux jeunes femmes, l'idée de venir respirer l'air de la nuit; il s'était placé dans l'angle même du balcon, et, comme il se trouvait beaucoup de fleurs devant la fenêtre, les deux amies purent se croire seules.

Cet homme était le meilleur ami de l'auteur.

L'une des jeunes mariées, posée à l'angle de l'embrasure, faisait en quelque sorte le guet en regardant le boudoir et les salons.

L'autre avait pris position dans l'embrasure en s'y serrant de manière à ne pas recevoir le courant d'air, tempéré d'ailleurs par des rideaux de mousseline.

Ce boudoir était désert, le bal commençait, les tables de jeu restaient ouvertes, offrant leurs tapis verts et montrant des cartes encore serrées dans le frêle étui que leur impose la régie.

On dansait la seconde contredanse.

Tous ceux qui vont au bal connaissent cette phase des grandes soirées où tout le monde n'est pas arrivé, mais où les salons sont déjà pleins, et qui cause un moment de terreur à la maîtresse de la maison.

C'est, toute comparaison gardée, un instant semblable à celui qui décide de la victoire ou de la perte d'une bataille.

Vous comprenez alors comment ce qui devait être un secret bien gardé peut avoir aujourd'hui les honneurs de l'impression.

— Eh bien, Caroline?

— Eh bien, Stéphanie?

— Eh bien!

— Eh bien?

Un double soupir.

— Tu ne te souviens plus de nos conventions?...

— Si...

Pourquoi donc n'es-tu pas venue me voir?

— On ne me laisse jamais seule, nous avons à peine le temps de causer ici...

— Ah! si mon Adolphe prenait ces manières-là! s'écria Caroline.

— Tu nous as bien vus, Armand et moi, quand il me faisait ce qu'on nomme, je ne sais pourquoi, la cour...

— Oui, je l'admirais, je te trouvais bien heureuse, tu trouvais ton idéal, toi! un bel homme, toujours si bien mis, en gants jaunes, la barbe faite, bottes vernies, linge blanc, la propreté la plus exquise, aux petits soins...

— Va, va, toujours.

— Enfin un homme comme il faut;

son parler était d'une douceur féminine, pas la moindre brusquerie, et des promesses de bonheur, de liberté! Ses phrases étaient meublées de palissandre.

Il y avait des châles et des dentelles dans les moindres mots, des chevaux et des voitures à toute parole.

Ta corbeille était d'une magnificence millionnaire, et Armand me faisait l'effet d'un mari de velours, d'une fourrure en plumes d'oiseaux dans laquelle tu allais t'envelopper.

— Caroline, mon mari prend du tabac!...

— Eh bien, le mien fume.

— Mais le mien en prend, ma chère,

comme en prenait, dit-on, Napoléon, et j'ai le tabac en horreur; il l'a su, le monstre, et s'en est passé pendant sept mois...

— Tous les hommes ont de ces habitudes, il faut absolument qu'ils prennent quelque chose.

— Tu n'as aucune idée des supplices que j'endure.

La nuit, je suis réveillée en sursaut par un éternument.

En m'endormant, j'ai fait des mouvements qui m'ont mis le nez sur des grains de tabac semés sur l'oreiller, je les aspire et je saute comme une mine.

Il paraît que ce scélérat d'Armand

est habitué à cette *surprise*, il ne s'éveille point.

Je trouve du tabac partout, et je n'ai pas, après tout, épousé la Régie.

— Qu'est-ce que c'est que ce petit inconvénient, ma chère enfant, si ton mari est un bon enfant et d'un bon naturel !

— Ah ! bien, il est froid comme un marbre, compassé comme un vieillard, causeur comme une sentinelle, et c'est un de ces hommes qui disent oui à tout, mais qui ne font rien que ce qu'ils veulent.

— Dis-lui non.

— C'est essayé.

— Eh bien ?

— Eh bien, il m'a menacée de réduire ma pension de ce qui lui serait nécessaire pour se passer de moi...

— Pauvre Stéphanie! ce n'est pas un homme, c'est un monstre...

— Un monstre calme et méthodique, à faux toupet, et qui tous les les soirs...

— Tous les soirs...

— Attends donc?... qui tous les soirs prend un verre d'eau pour y mettre sept fausses dents.

— Quel piége que ton mariage! Enfin il est riche...

— Qui sait!

— Oh! mon Dieu, mais tu me fais

l'effet de devenir avant peu très-malheureuse... ou très-heureuse.

— Et toi, ma petite?

— Moi, jusqu'à présent, je n'ai qu'une épingle qui me pique dans mon corset; mais c'est insupportable.

— Tu en voudrais deux?

— Peut-être.

— Pauvre enfant! tu ne connais pas ton bonheur. Allons, dis.

Ici la jeune femme parla si bien à l'oreille de l'autre, qu'il fut impossible d'entendre un seul mot.

La conversation recommença ou plutôt finit par une sorte de conclusion.

— Ton Adolphe est jaloux?

— De qui? nous ne nous quittons

pas, et c'est là, ma chère, une misère. On n'y tient pas. Je n'ose pas bâiller, je suis toujours en représentation de femme aimante. C'est fatigant.

— Caroline?

— Eh bien?

— Ma petite, que vas-tu faire?

— Me résigner. Et toi?

— Combattre la Régie...



SANS PROFESSION.

A Madame la comtesse de Cyrus-Karola, née Vermini, à Menthon (États-Sardes).

Paris, 183.....

Vous me demandez, ma chère maman, si je suis heureuse avec mon mari.

Assurément monsieur de Fischtaminel n'était pas l'être de mes rêves, je

me suis soumise à votre volonté, vous le savez.

Ne pas déroger, épouser monsieur le comte de Fischtaminel doué de trente mille francs de rentes, et rester à Paris, vous aviez bien des forces contre votre pauvre fille.

Monsieur de Fischtaminel, enfin, est un joli homme pour un homme de trente-six ans; il est décoré par Napoléon sur le champ de bataille, il est ancien colonel, et sans la Restauration, qui l'a mis en demi-solde, il serait général, voilà des circonstances atténuantes.

Beaucoup de femmes trouvent que j'ai fait un bon mariage, et je dois

convenir que toutes les apparences du bonheur y sont pour la société. Mais avouez que, si vous aviez su le retour de mon oncle Cyrus et ses intentions de me laisser sa fortune, vous m'auriez donné le droit de choisir.

Je n'ai rien à dire contre monsieur de Fischtaminel.

Il n'est point joueur, les femmes lui sont indifférentes, il n'aime point le vin, il n'a point de fantaisies ruineuses ; il a, comme vous le disiez, toutes les qualités négatives qui font les maris passables ; mais qu'a-t-il ? Eh bien, chère maman, il est inoccupé.

Nous sommes ensemble pendant toute la sainte journée ! Croiriez-vous que c'est

pendant la nuit, quand nous sommes le plus réunis, que je puis être le moins avec lui.

Je n'ai que son sommeil pour asile, ma liberté commence quand il dort. Non, cette obsession me causera quelque maladie. Je ne suis jamais seule.

Si Fischtaminel était jaloux, il y aurait de la ressource, ce serait alors une lutte, une petite comédie; mais comment l'aconit de la jalousie aurait-il poussé dans son âme? il ne m'a pas quittée depuis notre mariage.

Il s'étale sur un divan et il y reste des heures entières.

Deux forçats rivés à la même chaîne ne s'ennuient pas, ils ont à méditer

leur évasion ; mais nous n'avons aucun sujet de conversation, nous nous sommes tout dit.

Enfin il en était, il y a quelque temps, réduit à parler politique.

La politique est épuisée, Napoléon étant, pour mon malheur, décédé, comme on sait, à Sainte-Hélène. Fischtaminel a la lecture en horreur. S'il me voit lisant, il arrive et me demande dix fois dans une demi-heure :

« — Nina, ma belle, as-tu fini ? »

J'ai voulu lui persuader de monter à cheval tous les jours, et j'ai fait intervenir la suprême considération pour les hommes, sa santé ! Mais il m'a dit, qu'après avoir été pendant douze ans à

cheval, il éprouvait le besoin de repos.

C'est un homme qui vous absorbe, il consomme le fluide vital de son voisin, il a l'ennui gourmand : il aime à être amusé par ceux qui viennent nous voir, et après cinq ans de mariage nous n'avons plus personne.

Il ne vient ici que des gens dont les intentions sont évidemment contraires à son honneur, et qui tentent, sans succès, de l'amuser, afin de conquérir le droit d'ennuyer sa femme.

Fischtaminel, ma chère maman, ouvre cinq ou six fois par heure la porte de ma chambre, ou de la pièce où je me réfugie, et il vient à moi d'un air effaré, me demandant :

« — Eh bien ! que fais-tu donc, ma belle ? » sans s'apercevoir de la répétition de cette question, qui pour moi devient comme la pinte que versait autrefois le bourreau dans la torture de l'eau.

Autre supplice !

Nous ne pouvons plus nous promener.

La promenade sans conversation, sans intérêt, est impossible. Il se promène avec moi pour se promener, comme s'il était seul.

On a la fatigue sans avoir le plaisir.

De notre lever à notre déjeuner, l'intervalle est rempli par ma toilette, par les soins du ménage, je puis encore sup-

porter cette portion de la journée, mais du déjeuner au dîner, c'est une lande à labourer, un désert à traverser.

L'inoccupation de mon mari ne me laisse pas un instant de repos, il m'assomme de son inutilité, son inoccupation me brise; et ses deux yeux ouverts à toute heure sur les miens me forcent de tenir mes yeux baissés.

Enfin ses monotones interrogations :

— Quelle heure est-il, ma belle?

— Que faisais-tu donc-là?

— A quoi penses-tu?

— Que comptes-tu faire?

— Où irons-nous ce soir!

— Quoi de nouveau?

— Oh! quel temps!

— Je ne vais pas bien, etc.

Toutes ces variations de la même chose (le point d'interrogation) qui composent le répertoire Fischtaminel me rendront folle.

Ajoutez à ces flèches de plomb incessamment décochées, un dernier trait qui vous peindra mon bonheur, et vous comprendrez ma vie.

Fischtaminel est parti sous-lieutenant en 1799, à dix-huit ans; il n'a d'autre éducation que celle due à la discipline, à l'honneur du noble et du militaire; mais il a du tact, le sentiment du probe, de la subordination; il est d'une ignorance crasse, il ne sait abso-

lument rien, et il a horreur d'apprendre quoi que ce soit.

Oh ! ma chère maman, quel concierge accompli ce colonel aurait fait s'il eût été dans l'indigence !

Je ne lui sais aucun gré de sa bravoure, il ne se battait pas contre les Russes, ni contre les Autrichiens, ni contre les Prussiens ; il se battait contre l'ennui.

En se précipitant sur l'ennemi, le pauvre Fischtaminel éprouvait le besoin de se fuir lui-même.

Il s'est marié par désœuvrement.

Autre petit inconvénient, monsieur tracasse tellement les domestiques, que nous en changeons tous les six mois.

J'ai tant envie, chère maman, d'être une honnête femme, que je vais essayer de voyager six mois par année, et pendant l'hiver j'irai tous les soirs aux Italiens, à l'Opéra, dans le monde; mais notre fortune est-elle assez considérable pour fournir à de telles dépenses?

Mon oncle de Cyrus devrait venir à Paris, j'en aurais soin comme d'un père.

Si vous trouvez un remède à mes maux, indiquez-le à votre fille, qui vous aime autant qu'elle est malheureuse, et qui aurait bien voulu ne pas se nommer.

NINA FISCHTAMINEL.

PARTIE REMISE.

Une femme de mes amies, et une femme vertueuse, remarquez cette condition essentielle à l'intérêt de ce drame, m'a raconté l'une des plus grandes petites misères de sa vie.

Cette misère doit arriver assez souvent et assez diversement dans l'existence des femmes mariées pour que ce fait personnel devienne le type du genre.

Cette dame est fort pieuse, elle aime beaucoup son mari, le mari prétend même qu'il est beaucoup trop aimé d'elle ; mais c'est une fatuité maritale, si toutefois ce n'est pas une provocation, car il ne se plaint qu'aux jeunes amies de sa femme.

Quand la conscience catholique est en jeu, tout devient excessivement grave, et la personne dont il s'agit ici convient d'avoir été forcée de faire à son directeur une confession extraor-

dinaire, et d'accomplir des pénitences, son confesseur ayant décidé qu'elle s'était trouvée en état de péché.

Cette dame, pieuse, charitable, qui tous les matins entend une messe, est une femme de trente-six ans, maigre, légèrement couperosée; elle a de grands yeux noirs veloutés, une lèvre supérieure bistrée; néanmoins elle a la voix douce, des manières douces, la démarche noble, elle est femme de qualité, mais ces avantages sont une conquête de la religion sur un caractère, assez violent de naissance.

Ces détails sont nécessaires pour poser la petite misère dans toute son horreur.

Cet Adolphe avait été forcé de quitter sa Caroline pour deux mois, en avril, précisément après les quarante jours du carême que cette dame observe rigoureusement.

Dans les premiers jours de juin, madame attendait donc monsieur, elle l'attendait de jour en jour. Elle atteignit, d'espoirs en espoirs,

Conçus tous les matins et déçus tous les soirs,

jusqu'au dimanche, jour où le pressentiment monté au paroxisme lui fit croire que le mari désiré viendrait de bonne heure.

Quand une femme pieuse attend son mari, que ce mari manque au ménage

depuis près de quatre mois, elle se livre à des toilettes infiniment plus minutieuses que celle d'une jeune fille attendant son promis.

Cette vertueuse Caroline fut si complètement absorbée dans ces préparatifs entièrement personnels, qu'elle oublia d'aller à la messe de huit heures.

Elle s'était proposé d'entendre une messe basse, mais elle trembla de perdre la première embrassade si son Adolphe arrivait de grand matin.

Sa femme de chambre, qui laissait respectueusement madame dans le cabinet de toilette, où les femmes pieuses et couperosées ne laissent entrer personne, pas même leur mari, surtout

quand elle sont maigres, sa femme de chambre l'entendit plus de trois fois s'écriant : — Si c'est monsieur, prévenez-moi.

Un bruit de voiture ayant fait trembler les meubles, Caroline dit d'un air fort doux :

— Oh ! c'est lui! Courez Angélique! dites-lui que je l'attends ici.

Caroline se laissa tomber sur une bergère, elle tremblait trop sur ses jambes.

Cette voiture était celle d'un boucher.

Ce fut dans cette anxiété que coula, comme une anguille, la messe de huit heures.

La toilette de madame fut reprise, car madame en était à se vêtir.

La femme de chambre avait déjà reçu par le nez, lancée du cabinet de toilette, une chemise de simple batiste magnifique, à simple ourlet, semblable à celle qu'elle donnait depuis trois mois.

— A quoi pensez-vous donc, Angélique? Je vous ai dit de prendre dans les chemises sans numéro.

Les chemises sans numéro n'étaient que sept.

Chacune était bordée de valenciennes par en bas, et encore plus coquettement garnie par le haut.

Toutes les femmes devineront le

drame intime que révèle cette chemise exceptionnelle.

Caroline avait mis des bas de fil d'Écosse et de petits souliers de prunelle à cothurne, et son corset le plus menteur.

Elle se fit coiffer de la façon qui lui seyait le mieux, et mit un bonnet de la dernière élégance. Il est inutile de parler de la robe du matin.

Une femme pieuse qui demeure à Paris, et qui aime son mari, sait choisir, tout aussi bien qu'une coquette, ces jolies petites étoffes rayées, coupées en redingote, attachées par des pattes à des boutons qui forcent une femme à les rattacher deux ou trois fois en une

heure avec des façons plus ou moins charmantes.

La messe de neuf heures, la messe de dix heures, toutes les messes passèrent dans ces préparatifs, qui sont pour les femmes aimantes un de leurs douze travaux d'Hercule.

Les femmes pieuses vont rarement à en voiture l'église, et elles ont raison.

Excepté le cas de pluie à verse, de de mauvais temps intolérable, on ne doit pas se montrer orgueilleux là où l'on doit s'humilier.

Caroline craignit donc de compromettre la suavité de sa toilette, la fraîcheur de ses bas, de ses souliers.

Hélas ! ces prétextes cachaient une raison.

— Si je suis à l'église quand Adolphe arrivera, je perdrai tous les bénéfices de son retour, car il pensera que je lui préfère la grand'messe...

Elle fit à son mari ce sacrifice en vue d'un intérêt horriblement mondain.

— Mais la société, se dit-elle, d'après son confesseur, est basée sur le mariage, l'Église mit le mariage au nombre des sacrements.

Elle refusa de déjeuner, et ordonna de tenir le déjeuner toujours prêt, comme elle se tenait elle-même tou-

jours prête à recevoir l'absent bien-aimé.

Toutes ces petites choses peuvent faire rire; mais d'abord elles arrivent chez tous les gens qui s'adorent, ou dont l'un adore l'autre; puis, chez une femme aussi contenue, aussi réservée, aussi digne que cette dame, ces aveux de tendresse dépassaient toutes les bornes imposées à ses sentiments par le haut respect de soi-même que donne la religion catholique.

— Si monsieur n'arrive pas, dit Angélique au cuisinier, que deviendrons-nous?... Madame m'a déjà jeté sa chemise à la figure.

Enfin, Caroline entendit les claque-

ments de fouet d'un postillon, le roulement si connu d'une voiture de voyage, le bruit des pas des chevaux de poste, les sonnettes !.. Oh ! elle ne douta plus de rien, les sonnettes la firent éclater.

— La porte ! ouvrez donc la porte ! voilà monsieur !... Ils n'ouvriront pas la porte !...

Et la femme pieuse frappa du pied et cassa le cordon de la sonnette.

— Mais, madame, dit Angélique avac la vivacité d'un serviteur qui fait son devoir, c'est des gens qui s'en vont.

— Décidément, se dit Caroline honteuse, je ne laisserai jamais Adolphe voyager sans que je l'accompagne.....

Un poète de Marseille avouait qu'à

l'heure du dîner, si son meilleur ami ne venait pas exactement, il attendait patiemment cinq minutes ; à la dixième, il se sentait l'envie de lui jeter la serviette au nez ; à la douzième, il lui souhaitait un grand malheur ; à la quinzième, il ne se sentait plus le maître de ne pas le poignarder de plusieurs coups de couteau.

En amour, toutes les femmes sont poètes de Marseille, si l'on peut comparer toutefois l'ignoble besoin de manger au sublime cantique des cantiques d'une épouse catholique attendant son mari absent depuis trois mois.

Caroline manqua toutes les messes et ne déjeuna point.

Cette faim de revoir Adolphe, cette espérance contractait violemment son estomac.

Elle ne pensa pas une seule fois à Dieu pendant le temps des messes, ni pendant celui des vêpres.

Elle n'était pas bien assise, elle se trouvait fort mal sur ses jambes, Angélique lui conseilla de se coucher.

Caroline, vaincue, se coucha sur les cinq heures et demie du soir, après avoir pris un léger potage; mais elle recommanda de tenir un bon petit repas prêt à dix heures du soir.

— Je souperai vraisemblablement avec monsieur, dit-elle.

Cette phrase fut la conclusion de ca-

tilinaires terribles, intérieurement fulminées, elle en était aux plusieurs coups de couteau du Marseillais, et cela fut dit d'un accent terrible.

A trois heures du matin, Caroline dormait du plus profond sommeil quand Adolphe arriva, sans qu'elle eût entendu ni voiture, ni chevaux, ni sonnette, ni porte s'ouvrir!...

Adolphe, qui recommanda de ne point éveiller madame, alla se coucher dans la chambre d'ami.

Quand, le matin, Caroline apprit le retour d'Adolphe, deux larmes sortirent de ses yeux; elle courut à la chambre d'ami, sans aucune toilette préparatoire.

Sur le seuil, un affreux domestique

lui dit que monsieur, ayant fait deux cents lieues et passé deux nuits sans dormir, avait prié qu'on ne le réveillât point, il était excessivement fatigué.

Caroline, en femme pieuse, ouvrit la porte, ne fit pas de bruit, regarda l'unique époux que le ciel lui avait donné, puis elle courut à l'église entendre une messe d'action de grâces.

Comme madame fut visiblement atrabilaire pendant trois jours, Angélique répondit à propos d'un reproche injuste, et avec la finesse d'une femme de chambre : — Mais cependant, madame, monsieur est revenu.

— Il n'est encore revenu qu'à Paris, dit la pieuse Caroline.

LES ATTENTIONS PERDUES.

Mettez-vous à la place d'une pauvre femme, de beauté contestable,

Qui doit à la pesanteur de sa dot un mari longtemps attendu,

Qui se donne des peines infinies et

qui dépense beaucoup d'argent pour être à son avantage et suivre les modes.

Qui se dévoue à tenir richement et avec économie une maison assez lourde à mener,

Qui, par religion, et par nécessité peut-être, aime son mari,

Qui n'a pas d'autres études que le bonheur de ce précieux mari,

Qui joint, pour tout exprimer, le sentiment maternel *au sentiment de ses devoirs.*

Cette circonlocution est la paraphrase du mot amour dans le langage des prudes.

Y êtes-vous ? Eh bien ! ce mari trop aimé a dit, par hasard, en dînant chez

son ami, monsieur de Fischtaminel, qu'il aimait les champignons à l'italienne.

Si vous avez observé quelque peu la nature féminine dans ce qu'elle a de bon, de beau, de grand, vous savez qu'il n'existe pas pour une femme aimante de plus grand petit plaisir que celui de voir l'être aimé gobant les mets préférés par lui.

Cela tient à l'idée fondamentale de toute affection : être la source de tous les plaisirs de l'être aimé, petits et grands.

L'amour anime tout dans la vie, et l'amour conjugal a plus particulière-

ment le droit de descendre dans les infiniment petits.

Caroline a pour deux ou trois jours de recherches avant de savoir comment les Italiens accommodent les champignons.

Elle découvre un abbé corse qui lui dit que chez Biffi, rue Richelieu, non-seulement elle saura comment s'arrangent les champignons à l'italienne, mais qu'elle aura même les champignons milanais.

Notre Caroline pieuse remercie l'abbé Serpolini, et se promet de lui envoyer en remercîments un beau bréviaire.

Le cuisinier de Caroline va chez Biffi, revient de chez Biffi, montre à ma-

dame la comtesse des champignons larges comme les oreilles du cocher.

— Ah? bien! dit-elle, et il vous a bien expliqué comment ils s'accommodent?

— C'est rien du tout, pour nous autres! a répondu le cuisinier.

Règle générale, les cuisiniers savent tout.

Le soir, au second service, toutes les fibres de Caroline tressaillent de plaisir en voyant une certaine timbale que sert le valet de chambre.

Elle a véritablement attendu ce dîner, comme elle avait attendu monsieur.

Mais entre attendre avec incertitude

et s'attendre à un plaisir certain, il existe pour les âmes d'élite, et tous les physiologistes comprennent parmi les âmes d'élite une femme qui adore son mari, il existe entre ces deux modes de l'attente la différence qu'il y a entre une belle nuit et une belle journée.

On présente au cher Adolphe la timbale, il y plonge insouciamment la cuiller, et il se sert, sans apercevoir l'excessive émotion de Caroline, de ces rouelles grasses, dadouillettes que pendant longtemps les touristes qui viennent à Milan ne savent pas reconnaître, et prennent pour une mollusque quelconque.

— Eh bien, dit Adolphe?

— Eh bien, ma chère?

— Tu ne les reconnais pas?

— Quoi?

— Tes champignons à l'italienne?

— Ça, des champignons? je croyais... Eh! oui, c'est des champignons...

— A l'italienne?

— Ça!.... c'est de vieux champignons conservés à la milanaise... je les exècre.

— Qu'est-ce donc que tu aimes?

— Des *fungi trifolati.*

Remarquons, à la honte d'une époque qui numérote tout, qui met en bocal toute la création, qui classe en ce moment deux cent vingt-cinq mille insectes et les nomme en *us*, de façon à

ce que dans tous les pays un *Silbermanus* soit le même individu pour les savants, il nous manque une nomenclature exacte pour la chimie culinaire.

— Hé! ma chère, reprend Adolphe en voyant jaunir et s'allonger le visage de sa chaste épouse, en France nous appelons ce plat des champignons à l'italienne, à la provençale, à la bordelaise.

Les champignons se coupent menu, sont frits dans l'huile avec quelques ingrédients dont le nom m'échappe. Il y a même une pointe d'ail, je crois...

On parle de désastres, de petites misères!... ceci, voyez-vous, est au cœur d'une femme ce qu'est pour un enfant

de huit ans la douleur d'une dent arrachée.

Ab uno disce omnes, ce qui veut dire : et d'une ! cherchez les autres dans vos souvenirs.

FAIRE FOUR.

Les femmes, et surtout les femmes mariées, se fichent des idées dans leur *dure-mère* absolument comme elles plantent des épingles dans leur pelote; et le diable, entendez-vous? le diable

ne les pourrait pas retirer; elles seules se réservent le droit de les prendre et de les quitter.

Caroline est revenue un soir de chez madame Foullepointe dans un état violent de jalousie et d'ambition.

Madame Foullepointe, la *lionne*.....

Ce mot exige une explication. C'est le néologisme à la mode. Il répond à quelques idées, fort pauvres d'ailleurs, de la société présente, il faut l'employer pour se faire comprendre, quand on veut dire une femme à la mode.

Cette lionne donc monte à cheval tous les jours, et Caroline s'est mis en tête d'apprendre l'équitation.

Remarquez que, dans cette phase

conjugale, Adolphe et Caroline sont en froid.

Ceci se passe beaucoup de temps après le Dix-Huit brumaire.

— Adolphe, dit-elle, veux-tu me faire plaisir.

— Toujours...

— Tu me refuseras?

— Mais, si ce que tu me demandes est possible, je suis tout prêt...

— Ah! déjà... Voilà bien le mot d'un mari... si...

— Voyons?

— Je voudrais apprendre à monter à cheval.

— Mais, Caroline, est-ce possible?

Caroline regarde par la portière, et tente d'essuyer une larme sèche.

— Écoute-moi, reprend Adolphe; puis-je te laisser aller seule au manége? Puis-je t'y accompagner au milieu des tracas que me donnent en ce moment les affaires? Qu'as-tu donc? je te donne des raisons péremptoires.

Adolphe aperçoit une écurie à louer, l'achat d'un poney, l'introduction au logis d'un groom et d'un cheval de domestique, tous les ennuis de la *lionnerie.*

Quand on donne à une femme des raisons au lieu de lui donner ce qu'elle veut, peu d'hommes ont osé descendre au fond de ce petit gouffre appelé le

cœur, pour y mesurer la force de la tempête qui s'y fait.

— Des raisons ! Mais si vous en voulez, en voici, s'écrie Caroline. Je suis votre femme, vous ne vous souciez pas de me plaire. Et la dépense donc ! Vous vous trompez bien, mon ami ! Je serai malade, et vous payerez à l'apothicaire et au médecin ce que vous aurait coûté le cheval. Mais je serai chez moi claquemurée... Je m'y attendais.

Je vous ai demandé cette permission, sûre d'un refus ; je voulais uniquement savoir comment vous vous y prendriez pour le faire.

Me laisser seule au manége ! Est-ce une raison ? Ne puis-je y aller avec ma-

dam ?de Fischtaminel? madame de Fischtam? ? compte apprendre à monter à cheval, et je ne crois pas que monsieur de Fischtaminel l'accompagne.

Je suis enchantée de votre sollicitude, vous tenez beaucoup à moi... Monsieur de Fischtaminel a plus de confiance en sa femme que vous en la vôtre.

Il ne l'y accompagne pas...

Adolphe essaie de cacher l'ennui que lui donne ce torrent de paroles qui commence à moitié chemin et qui ne trouve pas de mer où se jeter.

Quand Caroline est dans sa chambre, elle continue :

— Tu vois que, si des raisons pou-

vaient me rendre la santé, m'empêcher de souhaiter un exercice que la nature m'indique, je ne manquerais pas de raisons à me donner, et que je connais toutes les raisons à donner, et que je me les suis données avant de te parler.

Ceci, mesdames, peut d'autant mieux s'appeler le prologue du drame conjugal, que c'est rudement débité, commenté de gestes, orné de regards et autres vignettes avec lesquels vous illustrez ces chefs-d'œuvre.

Caroline, une fois qu'elle a semé dans le cœur d'Adolphe l'appréhension d'une scène à demande continue, a senti sa haine *de côté gauche* redoubler contre son gouvernement.

Madame boude, et boude si sauvagement, qu'Adolphe est forcé de s'en apercevoir, sous peine d'être *minotaurisé*, car tout est fini, sachez-le bien, entre deux êtres mariés par monsieur le maire, ou seulement à Gretna-Green, lorsque l'un d'eux ne s'aperçoit plus de la bouderie de l'autre.

AXIOME.

Une bouderie rentrée est un poison mortel.

C'est pour éviter ce suicide de l'a-

mour que notre ingénieuse France inventa les boudoirs.

Les femmes ne pouvaient pas avoir les saules de Virgile dans le système de nos habitations modernes.

A la chute des oratoires, ces petits endroits devinrent des boudoirs.

Ce petit drame a trois actes.

L'acte du prologue, il est joué.

L'acte de fausse coquetterie, c'est un de ceux où les Françaises ont le plus de succès.

Adolphe vague par la chambre en se déshabillant ; et, pour un homme, se déshabiller, c'est devenir excessivement faible.

Certes, à tout homme de quarante

ans, cet axiome paraîtra profondément juste :

AXIOME.

Les idées d'un homme qui n'a plus de bretelles ni de bottes ne sont plus celles d'un homme qui porte ces deux tyrans de notre esprit.

. . . .

Remarquez que ceci n'est un axiome que dans la vie conjugale.

En morale, c'est ce que nous appelons un théorème relatif.

Caroline mesure, comme un jockey sur le terrain des courses, le moment où elle pourra distancer son adversaire.

Elle s'arrange alors pour être d'une séduction irrésistible pour Adolphe.

Les femmes possèdent une mimique de pudeur, une science de voltige des secrets de colombes effarouchées, un registre particulier pour chanter, comme Isabelle au quatrième acte de *Robert-le-Diable* : « *Grâce pour toi, grâce pour moi*, » qui laissent les entraîneurs de chevaux à mille piques au-dessous d'elles.

Comme toujours, le diable succombe :

c'est le grand mystère catholique du serpent écrasé, de la femme délivrée qui devient la grande force sociale, la différence de l'esclave orientale à l'épouse de l'occident.

Sur l'oreiller conjugal, le second acte se termine par des onomatopées qui sont toutes à la paix.

Adolphe, de même que les enfants devant une tarte, a promis tout ce que voulait Caroline.

TROISIÈME ACTE.

(*Au lever du rideau, la scène représente une chambre à coucher extrêmement en désor-*

dre. Adolphe, déjà vêtu de sa robe de chambre, essaie de sortir et sort furtivement sans éveiller Caroline, qui dort d'un profond sommeil.)

Caroline, extrêmement heureuse, se lève, va consulter son miroir, et s'inquiète du déjeuner.

Une heure après, quand elle est prête, elle apprend que le déjeuner est servi.

— Avertissez monsieur !

— Madame, monsieur est dans le petit salon.

— Que tu n'es ben gentil, mon petit l'homme, dit-elle en allant au-devant

d'Adolphe et reprenant le langage enfantin, calin de la lune du miel, d'avoir permis que le monte à dada...

— Où donc as-tu pris cela, ma belle? sous ton bonnet?

— Comment?...

Caroline reste plantée sur ses jambes, elle ouvre des yeux agrandis par la surprise.

Epileptique en dedans, elle n'ajoute pas un mot, elle regarde Adolphe.

Sous les feux sataniques de ce regard, Adolphe accomplit un quart de conversion vers la salle à manger; mais il se demande en lui-même s'il ne faut pas laisser Caroline prendre une leçon,

en recommandant à l'écuyer de la dégoûter de l'équitation.

Rien de terrible comme une comédienne qui compte sur un succès, et qui *fait four*.

En argot de coulisses, faire four c'est ne voir personne dans la salle ni recueillir aucun applaudissement, c'est beaucoup de peine prise pour rien, c'est l'insuccès à son apogée.

Cette petite misère (elle est petite) se reproduit de mille manières dans la vie conjugale.

SUR LE MÊME SUJET.

Malgré la répugnance de l'auteur à glisser des anecdotes dans un ouvrage tout aphoristique, dont le tissu ne comporte que des observations plus ou moins fines et très-délicates, par le su-

jet du moins, il lui semble nécessaire d'orner cette page d'un fait dû d'ailleurs à l'un de nos premiers médecins.

Cette répétition du sujet renferme une règle de conduite à l'usage des médecins de Paris.

Un mari se trouvait dans le cas de notre Adolphe.

Sa Caroline, ayant fait four une première fois, s'entêtait à triompher, car souvent Caroline triomphe! Celle-là jouait la comédie de la maladie nerveuse (voyez la PHYSIOLOGIE DU MARIAGE, Méditation XXVI, paragrahe *des Névroses*).

Elle était depuis deux mois étendue

sur son divan, se levant à midi, renonçant à toutes les jouissances de Paris.

Pas de spectacles... Oh ! l'air empesté, les lumières, les lumières surtout, le tapage, la sortie, l'entrée, la musique... tout cela, funeste! d'une excitation terrible.

Pas de parties de campagne.... Oh ! c'était son désir, mais il lui fallait (*desiderata*) une voiture à elle, des chevaux à elle... Monsieur ne voulait pas. Et aller en *locati,* en fiacre... des nausées !

Pas de cuisine... la fumée des viandes faisait soulever le cœur à madame.

Madame buvait mille drogues que sa

femme de chambre ne lui voyait jamais prendre.

Enfin une dépense effrayante en effets, en privations, en poses, en blanc de perle pour se montrer d'une pâleur de morte, en machines, absolument comme quand une administration théâtrale répand le bruit d'une mise en scène fabuleuse.

On en était à croire qu'un voyage aux eaux, à Ems, à Hombourg, à Carlsbad pourrait à peine guérir madame; mais elle ne voulait pas se mettre en route sans y aller dans sa voiture.

Toujours la voiture!

Cet Adolphe tenait bon, et ne cédait pas.

Cette Caroline, en femme excessivement spirituelle, donnait raison à son mari.

— Adolphe a raison, disait-elle à ses amies, c'est moi qui suis folle; il ne peut pas, il ne doit pas encore prendre voiture; les hommes savent mieux que nous où en sont leurs affaires...

Par moments, cet Adolphe enrageait! les femmes ont des façons qui ne sont justiciables que de l'enfer.

Enfin, le troisième mois, il rencontre un de ses amis de collége, sous-lieutenant dans le corps des médecins, ingénu comme tout jeune docteur, n'ayant

ses épaulettes que d'hier, et pouvant commander feu !

— Jeune femme, jeune docteur, se dit notre Adolphe.

Et il propose au Bianchon futur de venir lui dire la vérité sur l'état de Caroline.

— Ma chère, il est temps que je vous amène un médecin, dit le soir Adolphe à sa femme, et voici le meilleur docteur pour une jolie femme.

Le novice étudie en conscience, fait causer madame, la palpe avec discrétion, s'informe des plus légers diagnostics, et finit, tout en causant, par laisser fort involontairement errer sur ses lèvres, dans ses yeux, un sourire, une

expression excessivement dubitatifs, pour ne pas dire ironiques.

Il ordonne une médication insignifiante sur la gravité de laquelle il insiste, et il promet de revenir en voir l'effet.

Dans l'antichambre, se croyant seul avec son ami de collége, il fait un haut-le-corps, et dit :

— Ta femme n'a rien, mon cher, elle se moque de toi et de moi.

— Je m'en doutais...

— Mais si elle continue à plaisanter, elle finira par se rendre malade; je suis trop ton ami pour en faire la spéculation; car je veux qu'il y ait chez moi, sous le médecin, un honnête homme...

— Ma femme veut une voiture.

Comme dans le Solo de Corbillard, cette Caroline avait écouté.

Encore aujourd'hui, le jeune docteur est obligé d'épierrer son chemin des calomnies que cette charmante femme y jette à tout moment ; et, pour avoir la paix, il a été forcé de s'accuser de cette petite faute de jeune homme en nommant son ennemie afin de la faire taire.

LES INDISCRÉTIONS.

Les femmes sont
Ou chastes,
Ou vaniteuses,
Ou simplement orgueilleuses;

En sorte que toutes peuvent être atteintes par cette petite misère.

Certains maris sont si ravis d'avoir une femme à eux, chance uniquement due à la légalité, qu'ils craignent une erreur chez le public, et ils se hâtent de marquer leur épouse, comme les marchands de bois marquent les bûches au flottage, ou les propriétaires de Berry leurs moutons.

Ils appellent, devant tout le monde, leur femme :

— Ma poule,

— Ma chatte,

— Mon rat,

— Mon petit lapin,

Ou, passant au règne végétal, ils la nomment :

— Mon chou,

Ou, ce qui devient plus grave :

— Bobonne,

— Ma mère,

— Ma fille,

— La bourgeoise,

— Ma vieille! quand elle est très-jeune.

Quelques-uns hasardent des surnoms d'une décence douteuse, tels que :

— Mon bichon,

— Ma niniche.

— Tronquette!

Nous avons entendu l'un de nos

hommes politiques le plus remarquable par sa laideur appelant sa femme :

— *Moumoutte* !...

— J'aimerais mieux, disait à sa voisine, cette infortunée, qu'il me donnât un soufflet.

— Pauvre petite femme, elle est bien malheureuse, reprit la voisine en me regardant quand Moumoutte fut partie ; lorsqu'elle est dans le monde avec son mari, elle est sur les épines, elle le fuit.

Un soir, ne l'a-t il pas prise par le cou en lui disant :

« Viens, ma grosse ! »

On prétend que la cause d'un très-célèbre empoisonnement d'un mari par

l'arsenic, provenait des humiliations continuelles que subissait la femme dans le monde.

Ce mari donnait de légères tapes sur les épaules de sa conquête, il la surprenait par un baiser retentissant, il la déshonorait par une tendresse publique assaisonnée d'une fatuité grossière et provinciale.

Ce fut, dit-on, cette situation choquante qui, bien appréciée par des jurés pleins d'esprit, valut à l'accusée un verdict adouci par les circonstances atténuantes.

Les jurés se dirent : « Punir de mort ces délits conjugaux, c'est aller un peu

loin ; mais une femme est excusable quand elle est si molestée !.. »

En ceci, l'amour est bien supérieur au mariage, car il est fier des indiscrétions ; certaines femmes les quêtent, les préparent, et malheur à l'homme qui ne s'en permet pas une.

Combien de passion dans un *tu* égaré !

J'ai entendu, c'était en province, un mari qui nommait sa femme : « Ma berline... » Elle en était heureuse, elle n'y voyait rien de ridicule ; elle l'appelait — son fiston !... Aussi ce délicieux ménage ignorait-il qu'il existât des petites misères.

Ce fut en observant cet heureux

ménage que l'auteur trouva cet axiome :

AXIOME.

Pour être heureux en ménage, il faut être ou homme de génie marié à une femme tendre et spirituelle, ou tous les deux excessivement bêtes.

L'histoire, un peu trop célèbre de la cure par l'arsenic d'un amour-propre

blessé, prouve qu'à proprement parler, il n'y a pas de petites misères pour la femme dans la vie conjugale.

La femme vit par le sentiment, là où l'homme vit par l'action.

Or, le sentiment peut à tout moment faire d'une petite misère soit un grand malheur, soit une vie brisée, soit une éternelle infortune.

Que Caroline commence, dans l'ignorance de la vie et du monde, par causer à son mari les petites misères de sa bêtise (relire LES DÉCOUVERTES), Adolphe a, comme tous les hommes, des compensations dans le mouvement social : il va, vient, sort, fait des affaires. Mais, pour Caroline, en toutes choses

il s'agit d'aimer ou de ne pas aimer, d'être ou de ne pas être aimée.

Jugez de la situation affreuse dans laquelle s'est trouvée une femme délicate qui babillait agréablement à sa campagne, près de Paris, au milieu d'un cercle de douze ou quinze personnes, lorsque le valet de chambre de son mari vint lui dire à l'oreille :

— Monsieur vient d'arriver, madame.

— Bien, Constant.

Tout le monde avait entendu le roulement de la voiture, savait que monsieur était à Paris depuis lundi, et ceci se passait le samedi à quatre heures.

— Il a quelque chose de pressé à dire à madame, reprit Constant.

Quoique ce dialogue se fît à demi voix, il fut d'autant plus compris que la maîtresse de la maison passa de la couleur des roses du Bengale au cramoisi des coquelicots.

Elle fit un signe de tête, continua la conversation, et trouva moyen de quitter la compagnie sous prétexte d'aller savoir si son mari avait réussi dans ce qu'il s'était proposé de faire; mais elle paraissait évidemment contrariée du manque d'égards de son Adolphe envers le monde qu'elle avait chez elle.

Quelques maris, de retour aux champs, font pis : ils saluent la com-

pagnie, prennent leur femme par la taille, vont se promener avec elle, paraissent causer confidentiellement, disparaissent dans les bosquets, s'égarent et reparaissent une demi-heure après.

Ceci, mesdames, sont de vraies petites misères pour les jeunes femmes; mais pour celles d'entre vous qui ont passé quarante ans, elles se changent en bonheurs.

Ce genre d'indiscrétion est le contraire de PARTIE REMISE.

LA FUMÉE SANS FEU.

La femme pleine de foi dans celui qu'elle aime est une fantaisie de romancier, ce personnage féminin n'existe pas plus qu'il n'existe de riche dot.

La fiancée est restée ; mais les dots ont fait comme les rois.

La confiance de la femme brille peut-être pendant quelques instants, à l'aurore de l'amour, et s'éteint comme une étoile qui file.

Pour toute femme qui n'est ni Hollandaise, ni Anglaise, ni Belge, ni d'aucun pays marécageux, l'amour est un prétexte à souffrance, un emploi des forces surabondantes de son imagination et de ses nerfs.

Aussi la seconde idée qui saisit une femme heureuse, une femme aimée, est-elle la crainte de perdre son bonheur, car il faut lui rendre la justice de dire que la première, c'est d'en jouir.

Tous ceux qui possèdent des trésors, craignent les voleurs, mais ils ne prêtent pas, comme la femme, des pieds et des ailes aux pièces d'or.

La fleur bleue de la félicité parfaite, n'est pas si commune que l'homme béni de Dieu qui la tient, soit assez niais pour la lâcher.

AXIOME.

Aucune femme n'est quittée sans raison.

Cet axiome est écrit au fond du cœur de toutes les femmes, et de là vient la fureur de la femme abandonnée.

N'entreprenons pas sur les petites misères de l'amour, nous sommes dans une époque calculatrice où l'on quitte peu les femmes, quoiqu'elles fassent; car, de toutes les femmes, aujourd'hui, la légitime est la moins chère.

Or, chaque femme aimée a passé par la petite misère du soupçon.

Ce soupçon, juste ou faux, engendre une foule d'ennuis domestiques, et voici le plus grand de tous.

Un jour, Caroline finit par s'apercevoir que l'Adolphe chéri la quitte un peu trop souvent pour une affaire, l'é-

ternelle affaire Chaumontel, qui ne se termine jamais.

AXIOME.

Tous les ménages ont une affaire Chaumontel.

D'abord, la femme ne croit pas plus aux affaires que les directeurs de théâtres et les libraires ne croient à la maladie des actrices et des auteurs.

Dès qu'un homme aimé s'absente, l'eût-elle rendu trop heureux, toute femme imagine qu'il court à quelque bonheur tout prêt.

Sous ce rapport, les femmes dotent les hommes de facultés surhumaines.

La peur agrandit tout, elle dilate les yeux, le cœur, elle rend une femme insensée.

— Où va monsieur?

— Que fait monsieur?

— Pourquoi me quitte-t-il?

— Pourquoi ne m'emmène-t-il pas?

Ces quatre questions sont les quatre points cardinaux de la rose des soupçons, et régissent la mer orageuse des soliloques.

De ces tempêtes affreuses qui ravagent les femmes, il résulte une résolution ignoble, indigne, que toute femme, la duchesse comme la bourgeoise, la baronne comme la femme d'agent de change, l'ange comme la mégère, l'insouciante comme la passionnée, exécute aussitôt.

Toutes, elles imitent le gouvernement, elles espionnent leurs maris.

Ce que l'état invente dans l'intérêt de tous, elles le trouvent légitime, légal et permis dans l'intérêt de leur amour.

Cette fatale curiosité de la femme la jette dans la nécessité d'avoir des agents, et l'agent de toute femme qui se respecte

encore dans cette situation, où la jalousie ne lui laisse rien respecter,

Ni vos cassettes,

Ni vos habits,

Ni vos tiroirs de caisse ou de bureau, de table ou de commode,

Ni vos portefeuilles à secret,

Ni vos papiers,

Ni vos nécessaires de voyage,

Ni votre toilette (une femme découvre alors que son mari se teignait les moustaches quand il était garçon, qu'il conserve les lettres d'une ancienne maîtresse excessivement dangereuse, et qu'il la tient ainsi en respect, etc., etc.),

Ni vos ceintures élastiques ;

Eh ! bien, son agent, le seul auquel

une femme se fie, est sa femme de chambre, car sa femme de chambre la comprend, l'excuse et l'approuve.

Dans le paroxisme de la curiosité, de la passion, de la jalousie excitée, une femme ne calcule rien, n'aperçoit rien, ELLE VEUT SAVOIR.

Et Justine est enchantée, elle voit sa maîtresse se compromettant avec elle, elle en épouse la passion, les terreurs, les craintes et les soupçons avec une effrayante amitié.

Justine et Caroline ont des conciliabules, des conversations secrètes.

Tout espionnage implique ces rapports.

Dans cette situation, une femme de

chambre devient la maîtresse du sort des deux époux. Exemple : lord Byron.

— Madame, monsieur sort effectivement pour aller voir une femme....... (Caroline devient pâle ;) mais que madame se rassure, c'est une vieille femme...

— Ah ! Justine, il n'y a pas de vieilles pour certains hommes, les hommes ont de si singuliers goûts...

— Mais, madame, ce n'est pas une dame, c'est une femme, une femme du peuple.

— Ah ! Justine...

Et Caroline fond en larmes.

— J'ai fait causer Benoît (le valet de chambre).

— Eh! bien, que pense Benoît?

— Benoît croit que cette femme est un intermédiaire, car monsieur se cache de tout le monde, même avec Benoît.

Caroline vit pendant huit jours dans l'enfer, toutes ses économies passent à solder des espions, à payer des rapports.

Enfin, Justine va voir cette femme, elle la séduit, elle finit par apprendre que monsieur a gardé de ses folies de jeunesse un témoin, un fruit, un délicieux petit garçon qui lui ressemble, et que cette femme est la nourrice, la mère d'occasion qui surveille le petit Adolphe, qui paye les trimestres du collége,

celle par les mains de qui passent les douze cents francs, les deux mille francs perdus annuellement au jeu par monsieur.

— Et la mère ! s'écrie Caroline.

Enfin, l'adroite Justine, la providence de madame, lui prouve que mademoiselle Suzanne, une ancienne grisette devenue madame Sainte-Suzanne, est morte à la Salpêtrière, ou bien a fait fortune et s'est mariée en province, ou se trouve placée si bas dans la société qu'il n'est pas probable que madame puisse la rencontrer.

Caroline respire, elle a le poignard hors du cœur, elle est heureuse ; mais

si elle n'a que deux filles, elle souhaite un garçon.

Ce petit drame du soupçon injuste, la comédie de toutes les suppositions auxquelles la mère Mahuchet, (la nourice) donne lieu, ces phases de la jalousie tombant à faux , sont posées ici comme étant le type de cette situation dont les variantes sont infinies comme les caractères, comme les rangs, comme les espèces.

Cette source de petites misères est indiquée ici pour que toutes les femmes assises sur cette page y contemplent le cours de leur vie conjugale, le remontent, ou le descendent, y retrouvent leurs aventures secrètes, leurs mal-

heurs inédits, la bizarrerie qui causa leurs erreurs et les fatalités particulières auxquelles elles doivent un instant de rage, un désespoir inutile, des souffrances qu'elles pouvaient s'épargner, heureuses toutes de s'être trompées !..

Cette petite misère a pour corollaire celle-ci, beaucoup plus grave :

LE TYRAN DOMESTIQUE.

— Ma chère Caroline, dit un jour Adolphe à sa femme, es-tu contente de Justine?

— Mais, oui, mon ami.

— Tu ne trouves pas qu'elle te parle

d'une façon qui n'est pas convenable?

— Est-ce que je fais attention à une femme de chambre, il paraît que vous l'observez, vous?

— Plaît-il?.. demande Adolphe d'un air indigné.

En effet, Justine est une vraie femme de chambre d'actrice, une fille de trente ans frappée par la petite vérole de mille fossettes où ne se jouent pas les amours, brune comme l'opium, beaucoup de jambes et peu de corps, les yeux chassieux et une tournure à l'avenant.

Elle voudrait se faire épouser par

Benoît, elle a dix mille francs; mais Benoît a failli demander son congé.

Tel est le portrait du tyran domestique intronisé par la jalousie de Caroline.

Justine prend son café, le matin, dans son lit, et s'arrange de manière à le prendre aussi bon, pour ne pas dire meilleur, que celui de madame.

Justine sort quelquefois sans en demander la permission, elle sort mise comme la femme d'un banquier de second ordre.

Elle a le bibi rose, une ancienne robe de madame refaite, un beau châle, des brodequins et des bijoux apocryphes.

Justine est quelquefois de mauvaise

humeur et fait sentir à sa maîtress qu'elle est aussi femme qu'elle.

Elle a ses papillons noirs, ses caprices, ses tristesses.

Enfin, elle ose avoir des nerfs!...

Elle répond brusquement, elle est insupportable aux autres domestiques, et ses gages ont été considérablement augmentés.

— Ma chère, cette fille devient de jour en jour plus insupportable, dit un jour Adolphe à sa femme en s'apercevant que Justine écoute aux portes, et si vous ne la renvoyez pas, je la renverrai, moi!...

Caroline, épouvantée, est obligée,

pendant que monsieur est dehors, de chapitrer Justine.

— Justine, vous abusez de mes bontés pour vous : vous avez ici d'excellents gages, vous avez des profits, des cadeaux, tâchez d'y rester ; car monsieur veut vous renvoyer.

La femme de chambre s'humilie, elle pleure ; elle est si attachée à madame ! Ah ! elle passerait dans le feu pour elle, elle se ferait hacher, elle est prête à tout...

— C'est bien, Justine, c'est bien, ma fille, dit Caroline effrayée, il ne s'agit pas de cela, soyez à votre place seulement...

— Ah! se dit Justine, monsieur veut me renvoyer?... Attends!

Huit jours après, en coiffant sa maîtresse, Justine dit :

— Je sais bien, madame, pourquoi monsieur veut me mettre à la porte, monsieur n'a plus de confiance qu'en Benoît, et Benoît fait le discret avec moi, je suis sûre qu'à eux deux ils manigancent quelque chose contre madame.

Caroline, que Justine observe dans la glace, est devenue pâle, toutes les tortures de la petite misère précédente reviennent, et Justine se voit nécessaire autant que les espions le sont au gou-

vernement quand on découvre une conspiration.

Cependant les amies de Caroline ne s'expliquent pas pourquoi elle tient à une fille si désagréable, qui prend des airs de maîtresse.

On parle de cette domination stupide chez madame Deschars, chez madame de Fischtaminel. On en plaisante.

Quelques femmes entrevoient des raisons monstrueuses et qui mettent en cause l'honneur de Caroline.

AXIOME.

Dans le monde tout peut se dire.

Enfin l'aria della calumnia s'exécute absolument comme si Bartholo le chantait.

Il est avéré que Caroline ne peut pas renvoyer sa femme de chambre.

Le monde s'acharne à trouver le secret de cette énigme.

Madame de Fischtaminel se moque d'Adolphe, Adolphe revient chez lui

furieux, fait une scène à Caroline et renvoie Justine.

Ceci produit un tel effet sur Justine, que Justine tombe malade, elle se met au lit; et Caroline fait observer à son mari qu'il est difficile de jeter dans la rue une fille dans l'état où elle est; une fille qui, d'ailleurs, leur est attachée et qui se trouve chez eux depuis leur mariage.

— Dès qu'elle sera rétablie, qu'elle s'en aille! dit Adolphe.

Caroline, rassurée sur Adolphe et indignement grugée par Justine, en arrive à vouloir s'en débarrasser; elle applique sur cette plaie un remède violent, et elle se décide à passer par les

Fourches Caudines d'une sous-petite misère que voici, la petite misère des aveux.

LES AVEUX.

Un matin, Adolphe est ultra-câliné.

Le trop heureux mari cherche les raisons de ce redoublement de ten-

dresse, et il entend Caroline qui, d'une voix caressante, lui dit :

— Adolphe ?

— Quoi ! répond-il effrayé du tremblement intérieur accusé par la voix de Caroline.

— Promets-moi de ne pas te fâcher ?

— Oui.

— De ne pas m'en vouloir...

— Jamais ! Dis?

— De me pardonner et de ne jamais me parler de cela...

— Mais dis donc !...

— D'ailleurs, tous les torts sont à toi...

— Voyons ?..... ou je m'en vais...

— Il n'y a que toi qui puisses me faire sortir de l'embarras où je suis... et à cause de toi !...

— Mais voyons...

— Il s'agit de...

— De ?

— De Justine.

— Ne m'en parle pas, elle est renvoyée ; je ne veux plus la voir, sa manière d'être expose votre réputation...

— Et que peut-on dire ? que t'a-t-on dit ?

La scène tourne, il en résulte une sous-explication qui fait rougir Caroline ; et quand elle aperçoit la portée des suppositions de ses meilleures amies :

— Eh ! bien, Adolphe, c'est toi qui

me vaux tout cela ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit de Frédéric ?...

— Le grand roi de Prusse.

— Voilà bien les hommes !... Tartuffe, voudrais-tu me faire croire que tu aies oublié, depuis si peu de temps, ton fils, le fils de mademoiselle Suzanne Beauminet !

— Tu sais...

— Tout !.. Et la mère Mahuchet, et tes sorties pour faire dîner le petit quand il a congé..... C'est Justine qui a tout découvert.

— Ah bien !

— Ah ! va, mon ami, ta Caroline a été bien malheureuse, et cet espionnage dont la cause est mon amour in-

sensé pour toi, car je t'aime... à devenir folle... Non, si tu me trahissais, je m'enfuirais au bout du monde... Eh bien, cette jalousie à faux m'a mise sous la domination de Justine... Ainsi, mon chat, tire-moi de là !

— Que cela t'apprenne, mon ange, à ne jamais te servir de tes domestiques si tu veux qu'ils te servent. C'est la plus basse des tyrannies. Être à la merci de ses gens !...

Adolphe profite de cette circonstance pour épouvanter Caroline, car il pense à l'avenir, et voudrait bien ne plus être espionné.

Justine est mandée, Adolphe la ren-

voie immédiatement sans vouloir qu'elle s'explique.

Caroline croit sa petite misère finie, et elle prend une autre femme de chambre.

Justine, à qui ses douze ou quinze mille francs ont mérité les attentions d'un porteur d'eau à la voie, devient madame Chavagnac et entreprend le commerce de la fruiterie.

Dix mois après, Caroline reçoit par un commissionnaire, en l'absence d'Adolphe, un lettre écrite sur du papier écolier, en jambages qui voudraient trois mois d'orthopédie , et ainsi conçue :

Madam !

Vouz êt hindigneuman trompai parr, msieu poure mame deux Fischtaminelle, ile i vat tou lé soarres, ai vou ni voilliez queu du feux, vous navet queu ceu que vou mairitté, jean sui contant, ai j'ai bien éloneure de vous saluair.

Caroline bondit comme une lionne piquée par un taon ; elle se replace d'elle-même sur le gril du soupçon, elle recommence sa lutte avec l'inconnu.

Quand elle a reconnu l'injustice de ses soupçons, il arrive une autre lettre qui lui offre de lui donner des preuves !

LES AMBITIONS TROMPÉES.

§ 1er

L'Illustre Chodoreille.

Un jeune homme a quitté sa ville natale au fond de quelque département marqué par M. Charles Dupin en couleur plus ou moins foncée.

Il avait pour vocation la gloire, n'im-

porte laquelle : supposez un peintre, un romancier, un journaliste, un poète, un grand homme d'État.

Pour être parfaitement compris, le jeune Adolphe de Chodoreille voulait faire parler de lui, devenir célèbre, être quelque chose.

Ceci donc s'adresse à la masse des ambitieux amenés à Paris par tous les véhicules possibles, soit moraux, soit physiques, et qui s'y élancent un beau matin avec l'intention hydrophobique de renverser toutes les renommées, de se bâtir un piédestal avec des ruines à faire, jusqu'à ce que désillusion s'ensuive.

Comme il s'agit de formuler ce fait

normal et qui caractérise notre époque, prenons de tous ces personnages celui que l'auteur a nommé ailleurs UN GRAND HOMME DE PROVINCE.

Adolphe a compris que le plus admirable commerce est celui qui consiste à payer chez un papetier une bouteille d'encre, un paquet de plumes et une rame de papier coquille douze francs cinquante centimes, et de revendre les deux mille feuillets que fournit la rame, en coupant chaque feuille en quatre, quelque chose comme cinquante mille francs, après toutefois y avoir écrit sur chaque feuillet cinquante lignes pleines de style et d'imagination.

Ce problème, de douze francs cinquante centimes métamorphosés en cinquante mille francs, à raison de vingt-cinq centimes chaque ligne, stimule bien des familles qui pouvaient employer leurs membres utilement au fond des provinces, à les lancer dans l'enfer de Paris.

Le jeune homme, objet de cette exportation, semble toujours à toute sa ville avoir autant d'imagination que les plus fameux auteurs.

Il a toujours fait d'excellentes études, il écrit d'assez jolis vers, il passe pour un garçon d'esprit; enfin il est souvent coupable d'une charmante nouvelle insérée dans le journal de l'en-

droit, laquelle a soulevé l'admiration du département.

Comme ces pauvres parents ignoreront éternellement ce que leur fils vient apprendre à grand'peine à Paris, à savoir :

Qu'il est difficile d'être un écrivain et de connaître la langue française avant une douzaine d'années de travaux herculéens ;

Qu'il faut avoir fouillé toute la vie sociale pour être un vrai romancier, vu que le roman est l'histoire privée des nations ;

Que les grands conteurs (Esope, Lucien, Boccace, Rabelais, Cervantes, Swift, Lafontaine, Lesage, Sterne, Vol-

taire, Walter Scott, les Arabes inconnus des *Mille et une Nuits*), sont tous des hommes de génie, autant que des colosses d'érudition;

Leur Adolphe fait son apprentissage en littérature dans plusieurs cafés, devient membre de la Société des Gens de lettres, attaque à tort ou à travers des hommes à talent qui ne lisent pas ses articles, revient à des sentiments plus doux en voyant l'insuccès de sa critique, apporte des nouvelles aux journaux qui se les renvoient comme des raquettes; et, après cinq à six années d'exercices plus ou moins fatigants, d'horribles privations très-coû-

teuses à ses parents, il *arrive à une certaine position.*

Voici quelle est cette position.

Grâce à une sorte d'assurance mutuelle des faibles entre eux, et qu'un écrivain assez ingénieux a nommée la *camaraderie,* Adolphe voit son nom cité parmi les noms célèbres, soit dans les prospectus de la librairie, soit dans les annonces des journaux qui promettent de paraître.

Les libraires impriment le titre d'un de ses ouvrages à cette menteuse rubrique : SOUS PRESSE, qu'on pourrait appeler la ménagerie typographique des ours (1).

(1) On appelle un *ours* une pièce de théâtre refusée par-

On comprend quelquefois Chodoreille parmi les hommes d'espérance de la jeune littérature.

Adolphe de Chodoreille reste onze ans dans les rangs de la jeune littérature, il devient chauve en gardant sa distance dans la jeune littérature ; mais il finit par obtenir ses entrées aux théâtres, grâce à d'obscurs travaux, à des critiques dramatiques, il essaye de se faire prendre pour un *bon enfant*, et à mesure qu'il perd des illusions sur la gloire, sur le monde de Paris, il gagne des dettes et des années.

Un journal aux abois lui demande

tout, et le mot s'est appliqué nécessairement aux romans difficiles à placer.

un de ses ours corrigé par des amis, léché pourléché de lustre en lustre, et qui sent la pommade de chaque genre à la mode et oublié.

Ce livre devient pour Adolphe ce qu'est pour le caporal Trim ce fameux bonnet qu'il met toujours en jeu, car pendant cinq ans *Tout pour une femme* (titre définitif) sera l'un des plus charmants ouvrages de notre époque.

En onze ans, Chodoreille passe pour avoir publié des travaux estimables, cinq à six nouvelles dans les revues nécropoliques, dans des journaux de femmes, dans des ouvrages destinés à la plus tendre enfance.

Enfin, comme il est garçon, qu'il possède un habit, un pantalon de casimir noir, qu'il peut se déguiser quand il le veut en diplomate élégant, qu'il ne manque pas d'un certain air intelligent, il est admis dans quelques salons plus ou moins littéraires, il salue les cinq ou six académiciens qui ont du génie, de l'influence ou du talent, il peut aller chez deux ou trois de nos grands poètes, il se permet dans les cafés d'appeler par leur petit nom les deux ou trois femmes célèbres à juste titre de notre époque ; il est d'ailleurs au mieux avec les bas-bleus du second ordre qui devraient être appelées des chaussettes, et il en est aux poignées de main et aux

petits verres d'absinthe avec les astres des petits journaux.

Ceci est l'histoire des médiocrités en tout genre, auxquelles il a manqué ce que les titulaires appellent le bonheur.

Ce bonheur, c'est la volonté, le travail continu, le mépris de la renommée obtenue facilement, une immense instruction et la patience qui, selon Buffon, serait tout le génie, mais qui certes en est la moitié.

Vous n'apercevez pas encore trace de petite misère pour Caroline.

Vous croyez que cette histoire de cinq cents jeunes gens occupés à polir en ce moment les pavés de Paris est écrite en façon d'avis aux familles des quatre-

vingt-six départements; mais lisez ces deux lettres échangées entre deux amies différemment mariées, vous comprendrez qu'elle était nécessaire, autant que le récit par lequel jadis commençait tout bon mélodrame, et nommée l'avant-scène?...

Vous devinerez les savantes manœuvres du paon parisien faisant la roue au sein de sa ville natale, et fourbissant dans des arrière-pensées matrimoniales, les rayons d'une gloire qui, semblable à ceux du soleil, ne sont chauds et brillants qu'à de grandes distances.

De madame Claire de La Roulandière, née Jugault, à madame Adolphe de Chodoreille, née Heurtaut-Viviers.

« Tu ne m'as pas encore écrit, ma » chère Caroline, et c'est bien mal à » toi.

» N'était-ce pas à la plus heureuse de

» commencer et consoler celle qui res-
» tait en province!

» Depuis ton départ, pour Paris, j'ai
» donc épousé monsieur de La Roulan-
» dière, le président du tribunal; tu le
» connais, et tu sais si je puis être satis-
» faite en ayant le cœur *saturé* de nos
» idées.

» Je n'ignorais pas mon sort, je vis
» entre l'ancien président, l'oncle de
» mon mari, et ma belle-mère, qui de
» l'ancienne société parlementaire d'Aix
» n'a gardé que la morgue, la sévérité
» de mœurs.

» Je suis rarement seule, je ne sors
» qu'accompagnée de ma belle-mère ou
» de mon mari.

» Nous recevons tous les gens graves » de la ville le soir.

» Ces messieurs font un whist à deux » sous la fiche, et j'entends des conver- » sations dans ce genre-ci.

» Monsieur Vitremont est mort, il » laisse deux cent quatre-vingt mille fr. » de fortune... dit le substitut, un jeune » homme de quarante-sept ans, amu- » sant comme le mistral.

» — Êtes-vous bien certain de cela?

» — Cela, c'est les 280,000 francs.

Un jeune juge pérore, il raconte les » placements, on discute les valeurs, et » il est acquis à la discussion que, *s'il* » *n'y a pas* 280,000 *francs, on en sera* » *bien près...*

» Là-dessus concert général d'éloges
» donnés à ce mort pour avoir tenu le
» pain sous clé, pour avoir *plaçoté* ses
» économies, mis sou sur sou, afin pro-
» bablement que toute la ville, et tous
» les gens qui ont des successions à es-
» pérer, battissent ainsi des mains en s'é-
» criant avec admiration :

» — Il laisse deux cent quatre-vingt
» mille francs !.... Et chacun a des pa-
» rents malades de qui l'on dit :

» — Laissera-t-il quelque chose d'ap-
» prochant ? Et l'on discute le *vif* comme
» on a discuté le *mort*.

» On ne s'occupe que des probabilités
» de fortune ou des probabilités de va-

» cances dans les places et des probabi-
» lités de récolte.

» Quand dans notre enfance nous re-
» gardions ces jolies petites souris blan-
» ches à la fenêtre du savetier de la rue
» Saint-Maclou, faisant tourner la cage
» ronde où elles étaient enfermées, pou-
» vais-je savoir que ce serait une fidèle
» image de mon avenir?..

» Être ainsi, moi qui de nous deux
» agitais le plus mes ailes, dont l'ima-
» gination était la plus vagabonde! j'ai
» péché plus que toi, je suis la plus pu-
» nie.

» J'ai dit adieu à mes rêves; je suis
» madame la présidente *gros comme le*
» *bras*, et je me résigne à donner le bras

» à ce grand diable de monsieur de La-
» roulandière pendant quarante ans, à
» vivre menu de toute manière et à voir
» deux gros sourcils sur deux yeux vai-
» rons dans une figure jaune, laquelle
» ne saura jamais ce qu'est un sourire.

» Mais toi, ma chère Caroline, toi
» qui, soit dit entre nous, étais dans les
» *grandes* quand je frétillais dans les
» *petites*, toi qui ne péchais que par
» orgueil, à vingt-sept ans, avec deux
» cent mille francs de fortune, tu cap-
» tures et tu captives un grand homme,
» un des hommes les plus spirituels de
» Paris, un des deux hommes à talent
» que notre ville ait produits!... quelle
» chance!

» Maintenant, tu te trouves dans le
» milieu le plus brillant de Paris.

» Tu peux, grâce aux sublimes pri-
» viléges du génie, aller dans tous les
» salons du faubourg Saint-Germain, y
» être bien accueillie.

» Tu jouis des jouissances exquises de
» la société des deux ou trois femmes
» célèbres de notre temps, où il se fait
» tant d'esprit, dit-on, où se disent ces
» mots qui nous arrivent ici comme des
» fusées à la Congrève.

» Tu vas chez le baron Schinner de
» qui nous parlait tant Adolphe, où vont
» tous les grands artistes, tous les illus-
» tres étrangers.

» Enfin dans quelque temps, tu seras

» une des reines de Paris; si tu le veux.

» Tu peux aussi recevoir, tu verras » chez toi les lionnes, les lions de litté- » rature, du grand monde et de la fi- » nance, car Adolphe nous parlait de » ses amitiés illustres et de ses liaisons » avec les favoris de la mode, en de tels » termes que je te vois fêtée et fêtant.

» Avec tes dix mille francs de rente » et la succession de ta tante Carabès, » avec les vingt mille francs que ga- » gne ton mari, vous devez avoir équi- » page; et comme tu vas à tous les théâ- » tres sans payer, comme les journalistes » sont les héros de toutes les inaugura- » tions ruineuses pour qui veut suivre le

» mouvement parisien, qu'on les invite
» tous les jours à dîner, tu vis comme si
» tu avais soixante mille francs de rente!
» Ah ! tu es heureuse, toi ! aussi m'ou-
» lies-tu !

» Eh ! bien, je comprends que tu n'as
» pas un instant à toi.

» Ton bonheur est la cause de ton
» silence, je te pardonne.

» Allons, un jour, si, fatiguée de tant
» de plaisirs, du haut de ta grandeur,
» tu penses encore à ta pauvre Claire,
» écris-moi, raconte-moi ce qu'est un
» mariage avec un grand homme?.....
» peins-moi ces grandes dames de Paris,
» surtout celles qui écrivent..... oh ! je

» voudrais bien savoir *en quoi elles sont* » *faites*, enfin n'oublie pas que tu es » aimée *quand même* par ta pauvre

» Claire JUGAULT. »

RÉPONSE.

Madame Adolphe de Chodoreille à madame la présidente de la Roulandière à Viviers.

Paris.....

» Ah! ma pauvre Claire, si tu savais
» combien de petites douleurs ta lettre
» ingénue a réveillées, non, tu ne me
» l'aurais pas écrite.

» Aucune amie, une ennemie même, » en voyant à une femme un appareil » sur mille piqûres de moustiques, ne l'ar- » rache pas pour s'amuser à les compter.

» Je commence par te dire que pour » une fille de vingt-sept ans, d'une figure » encore passable, mais d'une taille un » peu trop empereur Nicolas pour l'hum- » ble rôle que je joue, je suis heureuse! » Voici pourquoi.

» Adolphe, honteux des déceptions » qui sont tombées sur moi comme une » grêle, panse les plaies de mon amour- » propre par tant d'affection, par tant » de petits soins , tant de charmantes » choses, qu'en vérité les femmes vou- » draient, en tant que femmes, trouver

» à l'homme qu'elles épousent des torts si profitables; mais tous les gens de » lettres (Adolphe est, hélas! à peine » un homme de lettres), qui sont » des êtres non moins irritables, ner- » veux, changeants et bizarres que les » femmes, ne possèdent pas des quali- » tés aussi solides que celles d'Adol- » phe, et j'espère qu'ils n'ont pas été » tous aussi malheureux que lui.

» Hélas! nous nous aimons assez tou- » tes les deux pour que je te dise toute » la vérité.

» J'ai sauvé mon mari, ma chère. » d'une profonde misère, habilement » cachée.

» Loin de toucher vingt mille francs
» par an, il ne les a pas gagnés dans les
» quinze années qu'il a passées à Paris.

» Nous sommes logés à un troisième
» étage de la rue Joubert qui nous coûte
» douze cents francs, et il nous reste sur
» nos revenus environ huit mille cinq
» cents francs, avec lesquels je tâche de
» nous faire vivre honorablement.

» Je lui porte bonheur : Adolphe de-
» puis son mariage, a eu la direction
» d'un feuilleton et trouve quatre cents
» francs par mois dans cette occupation,
» qui, d'ailleurs, lui prend peu de
» temps.

» Il a dû cette place à un placement.

» Nous avons employé les soixante-

» dix mille francs de la succession de
» ma tante Carabès au cautionnement
» du journal, on nous donne neuf pour
» cent et nous avons en outre des ac-
» tions.

» Depuis cette affaire, conclue depuis
» dix mois, nos revenus ont doublé,
» l'aisance est venue.

» Je n'ai pas plus à me plaindre de
» mon mariage comme affaire d'argent
» que comme affaire de cœur.

» Mon amour-propre a seul souffert
» et mes ambitions ont sombré.

» Tu vas comprendre toutes les pe-
» tites misères qui m'ont assaillie, par la
» première.

» Adolphe nous avait paru très-bien

» avec la fameuse madame L..., si cé-
» lèbre par son esprit, par son influen-
» ce, par sa fortune et par ses liaisons
» avec les hommes célèbres, j'ai cru qu'il
» était reçu chez elle en qualité d'ami;
» mon mari m'y présente, je suis reçue
» assez froidement, j'aperçois des salons
» d'un luxe effrayant; et au lieu de voir
» madame L... me rendre ma visite je
» reçois une carte, à vingt jours de date.

» Je me promène sur les boulevarts,
» fière de mon grand homme anonyme;
» il me donne un coup de coude et me
» dit en me désignant à l'avance un gros
» petit homme, assez mal vêtu :

» — Voila un tel! »

» Il me nomme une des sept ou huit

» illustrations européennes de la France.

» J'apprête mon air admiratif, et je » vois Adolphe saluant avec une sorte » de bonheur le vrai grand homme, qui » lui répond par le petit salut écourté » qu'on accorde à un homme avec le- » quel on a sans doute à peine échangé » quatre paroles en dix ans.

» Il ne te connaît pas? dis-je à mon mari.

» — Si, mais il m'aura pris pour un » autre, me répond Adolphe.

» Ainsi des poètes, ainsi des musiciens » célèbres, ainsi des hommes d'Etat.

» Mais en revanche, nous causons » pendant dix minutes avec messieurs » Armand du Cantal, Georges Beaunoir, » Félix Verdoret; de qui tu n'as jamais

» entendu parler. Mesdames Constantine
» Ramachard, Anaïs Crottat et Lucienne
» Vouillon viennent nous voir et me me-
» nacent de leur amitié *bleue*.

» Nous recevons à dîner des direc-
» teurs de journaux inconnus dans no-
» tre province.

» Enfin, j'ai eu le douloureux bon-
» heur de voir Adolphe refusant une in-
» vitation à une soirée de laquelle j'é-
» tais exclue.

» Oh ! ma chère, le talent est tou-
» jours la fleur rare, croissant sponta-
» nément, et qu'aucune horticulture de
» serre chaude ne peut obtenir.

» Je ne m'abuse point : Adolphe est
» une médiocrité connue, jaugée ; il n'a

»pas d'autre chance, comme il le dit, »que de se caser dans les *utilités* de la »littérature.

»Il ne manquait pas d'esprit à Viviers, mais pour être un homme d'esprit à Paris, on doit posséder tous les »genres d'esprit à des doses désespé»rantes.

»J'ai pris de l'estime pour Adolphe; »car, après quelques petits mensonges, »il a fini par m'avouer sa position, et, »sans s'humilier outre mesure, il m'a »promis le bonheur.

»Il espère arriver, comme tant de »médiocrités, à une place quelconque, »à un emploi de sous-bibliothécaire, à »une gérance de journal.

» Qui sait si nous ne le ferons pas » nommer député plus tard à Viviers.

» Nous vivons obscurément, nous » avons cinq ou six amis et amies qui » nous conviennent, et voilà cette bril» lante existence que tu dorais de tou» tes les splendeurs sociales.

» De temps en temps j'essuie quelque » bourrasque, j'attrape quelque coup » de langue.

» Ainsi, hier, à l'Opéra, dans le foyer, » où je me promenais, j'entends un des » plus méchants hommes d'esprit, Léon » de Lore, disant à l'un de nos plus cé» lèbres critiques :

» — Avouez qu'il faut être bien Cho» doreille pour aller découvrir au bord

» du Rhône le peuplier de la Caroline.

» — Bah! a répondu l'autre, il est » bourgeonné.

» Ils avaient entendu mon mari me » donnant mon petit nom.

» Et moi qui passais pour belle à Viviers, qui suis grande, bien faite et » encore assez grasse pour faire le bon» heur d'Adolphe!...

» Voilà comment j'apprends qu'il en » est à Paris de la beauté des femmes » comme de l'esprit des hommes de » province.

» Enfin, si c'est là ce que tu veux sa» voir, je ne suis rien; mais si tu veux » apprendre jusqu'où va ma philosophie, » eh bien, je suis assez heureuse d'a-

» voir rencontré dans mon faux grand
» homme, un homme ordinaire.

» Adieu, chère amie, de nous deux
» comme tu le vois, c'est encore moi
» qui, malgré mes déceptions et les pe-
» tites misères de ma vie, suis la mieux
» partagée, Adolphe est jeune et c'est
» un homme charmant.

» Caroline Heurtault. »

La réponse de Claire entre autres phrases contenait celle-ci :

» J'espère que le bonheur anonyme
» dont tu jouis se continuera, grâce à
» ta philosophie. »

Claire, comme toutes les amies intimes, se vengeait de son président sur l'avenir d'Adolphe.

§ 11

Une Nuance du Même Sujet.

»*Lettre trouvée dans un coffret, un jour*
»*quelle me fit longtemps attendre en son cabi-*
»*net pendant qu'elle essayait de renvoyer une*
»*amie importune qui n'entendait pas le fran-*
»*çais sous-entendu dans le jeu de la physiono-*

» *mie et dans l'accent des paroles; j'attrapai*
» *un rhume, mais j'eus cette lettre.* »

Cette note pleine de fatuité se trouvait sur un papier que les clercs de notaire jugèrent sans importance lors de l'inventaire de feu monsieur Ferdinand de Bourgarel, que la politique, les arts et les amours ont eu la douleur de pleurer récemment.

Un lecteur intelligent reconnaîtra sans peine à quelle époque de la vie d'Adolphe et de Caroline se rapporte cette lettre.

» Ma chère amie,

» Je croyais me trouver heureuse en

» épousant un homme aussi supérieur » par ses talents que par ses moyens » personnels, également grand et com- » me caractère et comme esprit, plein » de connaissances, en voie de s'élever » par la route publique sans être obligé » d'aller dans les chemins tortueux de » l'intrigue; enfin tu connais Adolphe, » tu l'as apprécié: je suis aimée, il est » père, j'idolâtre nos enfants.

» Adolphe est excellent pour moi, je » l'aime et je l'admire; mais, ma chère, » dans ce complet bonheur, il se trouve » une épine.

» Les roses sur lesquelles je suis cou- » chée ont plus d'un pli.

» Dans le cœur des femmes, les plis

» deviennent promptement des blessu-
» res.

» Ces blessures saignent bientôt, le
» mal augmente, on souffre, la souf-
» france éveille des pensées, les pensées
» s'étalent et se changent en senti-
» ment.

» Ah ! ma chère, tu le sauras, et c'est
» cruel à se dire, mais nous vivons au-
» tant par la vanité que par l'amour.

» Pour ne vivre que d'amour, il fau-
» drait ne pas habiter Paris.

» Que nous importerait de n'avoir
» qu'une robe de percale blanche, si
» l'homme que nous aimons ne voyait
» pas d'autres femmes mises autrement,
» plus élégamment que nous, et inspi-

» rant des idées par leurs manières, par » un ensemble de petites choses qui font » de grandes passions ?

» La vanité, ma chère, est chez nous » cousine germaine de la jalousie, de » cette belle et noble jalousie qui con- » siste à ne pas laisser envahir son em- » pire, à être seule dans une âme, à » passer notre vie tout heureuse dans » un cœur.

» Eh bien ! ma vanité de femme » souffre.

» Quelques petites que soient ces mi- » sères, j'ai malheureusement appris » qu'il n'y a pas de petites misères en » ménage.

» Oui, tout s'y agrandit par le con-

» tact incessant des sensations, des dé-
» sirs, des idées.

» Voilà le secret de cette tristesse où
» tu m'as surprise, et que je ne voulais
» pas expliquer.

» Ce point est un de ceux où la pa-
» role va trop loin, et où l'écriture
» retient du moins la pensée en la
» fixant.

» Il y a des effets de perspective mo-
» rale si différents entre ce qui se dit et
» ce qui s'écrit !

» Tout est si solennel et si grave sur
» le papier !

» On ne commet plus aucune impru-
» dence.

» N'est-ce pas là ce qui fait un trésor

» d'une lettre où l'on s'abandonne à ses » sentiments?

» Tu m'aurais crue malheureuse, je » ne suis que blessée.

» Tu m'as trouvée seule, au coin de » mon feu, sans Adolphe.

» Je venais de coucher mes enfants, » ils dormaient.

» Adolphe, pour la dixième fois, était » invité dans un monde où je ne vais » pas, où l'on veut Adolphe sans sa » femme.

» Il est des salons où il va sans moi, » comme il est une foule de plaisirs aux- » quels on le convie sans moi.

» S'il se nommait monsieur de Navar- » rein et que je fusse une d'Espard, ja-

» mais le monde ne penserait à nous
» séparer, on nous voudrait toujours
» ensemble.

» Ses habitudes sont prises, il ne
» s'aperçoit pas de cette humiliation
» qui lui oppresse le cœur.

» D'ailleurs, s'il soupçonnait cette
» petite souffrance que j'ai honte de
» ressentir, il laisserait là le monde, il
» deviendrait plus impertinent que ne
» le sont envers moi ceux ou celles qui
» me séparent de lui.

» Mais il entraverait sa marche, il se
» ferait des ennemis, il se créerait des
» obstacles en m'imposant à des salons
» qui me feraient alors directement mille
» maux.

» Je préfère donc mes souffrances à » ce qui nous adviendrait dans le cas » contraire.

» Adolphe arrivera! il porte mes » vengeances dans sa belle tête d'hom- » me de génie.

» Un jour, le monde me payera l'ar- » riéré de tant d'injures.

» Mais quand? Peut-être aurai-je » alors quarante-cinq ans.

» Ma belle jeunesse se sera passée au » coin de mon feu, avec cette pensée.

» Adolphe rit, il s'amuse, il voit de » belles femmes, il cherche à leur » plaire, et tous ces plaisirs ne viennent » pas de moi.

» Peut-être à ce métier finira-t-il par » se détacher de moi.

» Personne ne souffre, d'ailleurs, impunément le mépris, et je me sens » méprisée, quoique jeune, belle et vertueuse.

» D'ailleurs, puis-je empêcher ma » pensée de courir? Puis-je réprimer » mes rages en sachant Adolphe à dîner » en ville sans moi? je ne jouis pas de » ses triomphes, je n'entends pas ses » mots spirituels ou profonds, dits pour » d'autres!

» Je ne saurais me contenter des réu» nions bourgeoises d'où il m'a tirée en » me trouvant distinguée, riche, jeune, » belle et spirituelle.

» C'est là un malheur, il est irréparable.

» Enfin, il suffit que, par une cause » quelconque, je ne puisse entrer dans » un salon, pour désirer y aller.

» Rien n'est plus conforme aux habi- » tudes du cœur humain.

» Les anciens avaient bien raison avec » leurs gynécées.

» La collision des amours-propres de » femmes qu'a produite leur réunion, » qui ne date pas plus de quatre siècles, » a coûté bien des chagrins à notre temps » et coûté de bien sanglants débats aux » sociétés.

» Enfin, ma chère, Adolphe est bien » fêté quand il revient chez lui; mais

» aucune nature n'est assez forte pour
» attendre avec la même ardeur toutes
» les fois.

» Quel lendemain que celui de la soi-
» rée où il sera moins bien reçu !

» Vois-tu ce qu'il y a dans le pli dont
» je te parlais ?

» Un pli du cœur est un abîme comme
» un pli de terrain dans les Alpes : à dis-
» tance, on ne s'en figurerait jamais la
» profondeur ni l'étendue.

» Il en est ainsi entre deux êtres,
» quelle que soit leur amitié.

» On ne soupçonne jamais la gravité
» du mal chez son amie.

» Ceci semble peu de chose, et néan-
» moins la vie en est atteinte dans toute

» sa profondeur et sur toute sa lon-
» gueur.

» Je me suis raisonnée; mais plus je
» me faisais de raisonnements, plus je
» me prouvais à moi-même l'étendue de
» cette petite douleur.

» Je me laisse donc aller au courant
» de la souffrance.

» Deux voix se disputent le terrain,
» quand, par un hasard encore rare
» heureusement, je suis seule dans mon
» fauteuil attendant Adolphe.

» L'une, je le gagerais, sort du *Faust*
» d'Eugène Delacroix, que j'ai sur ma
» table. Méchistophelès parle, le terri-
» ble valet qui fait jaillir du feu des ta-
» bles, il a quitté la gravure et se pose

» diaboliquement devant moi, riant par » la fente que ce grand peintre lui a » mise sous le nez, et me regardant de » cet œil d'où tombent des rubis, des » diamants, des carrosses, des métaux, » des toilettes, des soieries cramoisies et » mille délices qui brûlent.

» — N'es-tu pas faite pour le monde?

» Tu vaux la plus belle des plus bel» les duchesses; ta voix est celle d'une » sirène, tes mains commandent le res» pect et l'amour!...

» Oh! comme ton bras chargé de » bracelets se déploierait bien sur le ve» lours de ta robe!

» Tes cheveux sont des chaînes qui » enlaceraient tous les hommes; et tu

» pourrais mettre tous ces triomphes
» aux pieds d'Adolphe, lui montrer ta
» puissance et n'en jamais user !

» Il aurait des craintes là où il vit
» dans une certitude insultante.

» Allons ! viens ! avale quelques bouf-
» fées de mépris, tu respireras des nua-
» ges d'encens.

» Ose régner !

» N'es-tu pas vulgaire au coin de ton
» feu ?

» Tôt ou tard tu mourras dans ta robe
» de chambre !

» Viens, ton joli pied marchera sur
» l'amour de tes rivales.

» L'autre Voix sort de mon cham-

» branle de marbre blanc, qui s'agite
» comme une robe.

» Je crois voir une vierge divine cou-
» ronnée de roses blanches, une palme
» verte à la main.

» Deux yeux bleus me sourient.

» Cette Vertu si simple me dit :

» — Reste ! sois toujours bonne, rends
» cet homme heureux, c'est là toute ta
» mission.

» La douceur des anges triomphe de
» toute douleur.

» La foi dans soi-même a fait recueil-
» lir aux martyrs du miel sur les bra-
» siers de leurs supplices.

» Souffre un moment ; après tu seras
» heureuse.

» Quelquefois, Adolphe revient en cet
» instant, et je suis heureuse.

» Mais, ma chère, je n'ai pas autant
» de patience que d'amour ; il me prend
» des envies de mettre en pièces les
» femmes qui peuvent aller partout, et
» dont la présence est désirée autant par
» les hommes que par les femmes.

» Quelle profondeur dans ce vers de
» Molière :

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose !

» Tu ne connais pas cette petite mi-
» sère, heureuse Mathilde ; tu es une
» femme bien née !

» Tu peux beaucoup pour moi.

» Songes-y ! Je puis t'écrire là ce que » je n'osais te dire.

» Tes visites me font grand bien, viens » souvent voir

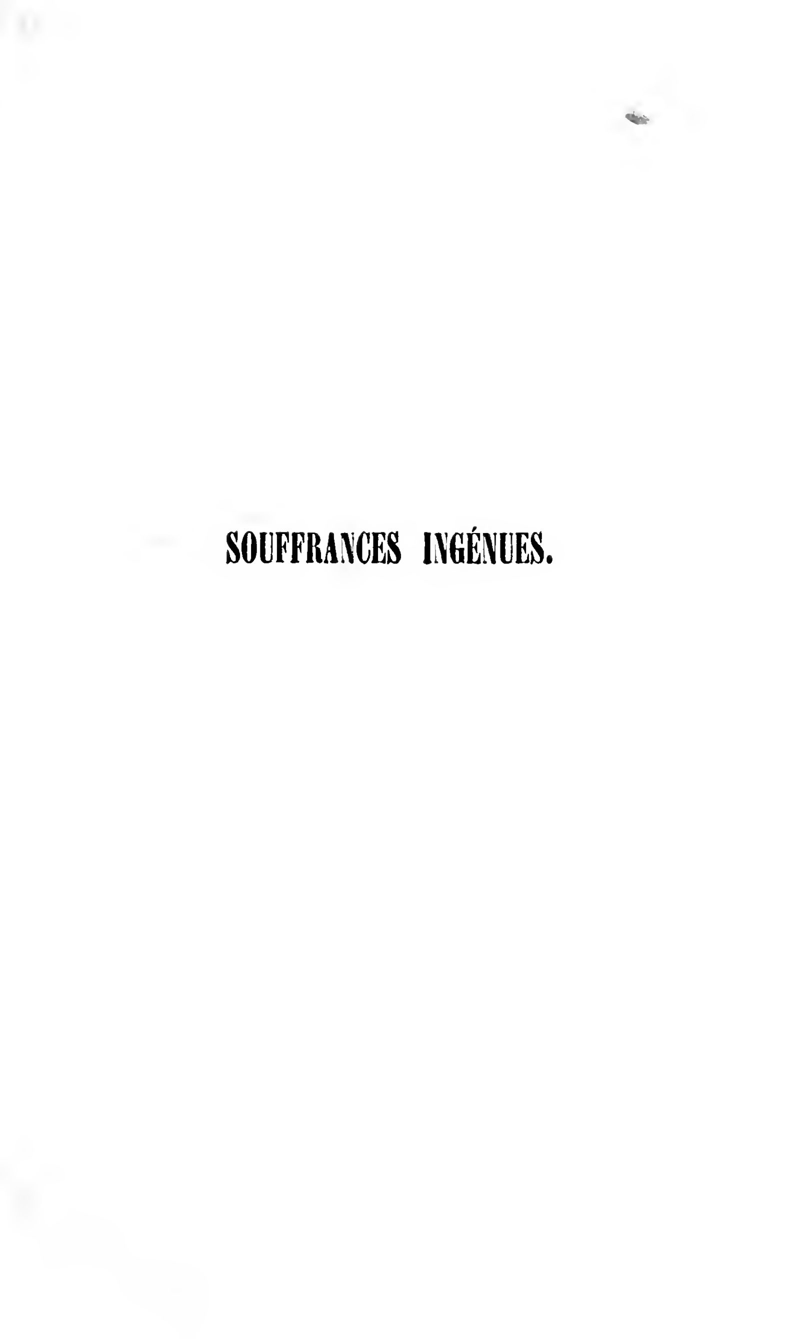
« CAROLINE. »

— Hé ! bien, dis-je au clerc, savez-vous ce qu'a été cette lettre pour feu Bougarel.

— Non.

— Une lettre de change.

Ni le clerc, ni le patron n'ont compris. Comprenez-vous, vous ?



SOUFFRANCES INGÉNUES.

— Oui, ma chère, il vous arrivera, dans l'état de mariage, des choses dont vous vous doutez très-peu ; mais il vous en arrivera d'autres dont vous vous doutez encore moins.

Ainsi...

L'auteur (peut-on dire ingénieux?) *qui castigat ridendo mores*, et qui a entrepris *Les Petites Misères de la Vie conjugale*, n'a pas besoin de faire observer qu'ici par prudence, il a laissé parler *une femme comme il faut*, et qu'il n'accepte pas la responsabilité de la rédaction, tout en professant la plus sincère admiration pour la charmante personne à laquelle il doit la connaissance de cette petite misère.

— Ainsi... dit-elle.

Cependant, il éprouve la nécessité d'avouer que cette personne n'est ni madame Foullepointe, ni madame de Fischtaminel, ni madame Deschars.

Madame Deschars est trop collet-monté, madame Foullepointe est trop absolue dans son ménage, elle sait cela d'ailleurs, que ne sait-elle pas? elle est aimable, elle voit la bonne compagnie, elle tient à ce qu'il y a de mieux; on lui passe la vivacité de ses traits d'esprit, comme sous Louis XIV, on passait à madame Cornuel ses mots.

On lui passe bien des choses : il y a des femmes qui sont les enfants gâtés de l'opinion.

Quant à madame Fischtaminel, qui d'ailleurs est en cause, comme on va le voir; incapable de se livrer à la moindre récrimination, elle récrimine en faits, elle s'abstient de paroles.

Nous laissons à chacun la liberté de penser que cette interlocutrice est Caroline, non pas la niaise Caroline des premières années, mais Caroline devenue femme de trente ans.

— Ainsi vous aurez, s'il plaît à Dieu, des enfants...

— Madame, lui dis-je, ne mettons point Dieu dans ceci, à moins que ce ne soit une allusion...

— Vous êtes un impertinent, me dit-elle, on n'interrompt point une femme...

— Quand elle s'occupe d'enfants, je le sais; mais il ne faut pas, madame, abuser de l'innocence des jeunes personnes.

Mademoiselle va se marier, et, si elle comptait sur cette intervention de l'Etre-Suprême, elle serait induite dans une profonde erreur.

Nous ne devons pas tromper la jeunesse.

Mademoiselle a passé l'âge où l'on dit aux jeunes personnes que le petit frère a été trouvé sous un chou.

— Vous voulez me faire dire des sottises, reprit-elle en souriant et montrant les plus belles dents du monde, je ne suis pas assez forte pour lutter contre vous, je vous prie de me laisser continuer avec Joséphine.

Que te disais-je?

— Que, si je me marie, j'aurai des enfants, dit la jeune personne.

— Eh bien, je ne veux pas te peindre les choses en noir, mais il est extrêmement probable que chaque enfant te coûtera une dent.

A chaque enfant j'ai perdu une dent.

— Heureusement, lui dis-je, que chez vous cette misère a été plus que petite, elle a été minime (les dents perdues étaient de côté).

Mais remarquez, mademoiselle, que cette petite misère n'a pas un caractère normal.

La misère dépend de l'état et de la situation de la dent.

Si votre enfant détermine la chute d'une dent qui vous faisait souffrir, d'une mauvaise dent, d'une dent cariée, vous avez le bonheur d'avoir un enfan t de plus et une mauvaise dent de moins.

Ne confondons pas les bonheurs avec les misères.

Ah ! si vous perdiez une de vos belles *palettes*...

Encore y a-t-il plus d'une femme qui échangerait la plus magnifique incisive contre un bon gros garçon !

— Hé ! bien, reprit-elle en s'animant, au risque de te faire perdre tes illusions, pauvre enfant, je vais t'expliquer une petite misère, une grande ! Oh ! c'est atroce !

Je ne sortirai pas des chiffons auxquels monsieur nous renvoie...

Je protestai par un geste.

— J'étais mariée depuis environ deux ans, dit-elle en continuant, et j'aimais mon mari; je suis revenue de mon erreur, je me suis conduite autrement pour son bonheur et pour le mien ; je puis me vanter d'avoir l'un des plus heureux ménages de Paris.

Enfin, ma chère, j'aimais le monstre, je ne voyais que lui dans le monde.

Déjà, plusieurs fois, mon mari m'avait dit :

— Ma petite, les jeunes personnes ne savent pas très-bien se mettre, ta

mère aimait à te fagoter, elle avait ses raisons.

Si tu veux me croire, prends modèle sur madame de Fischtaminel, elle a bon goût.

Moi, bonne bête du bon Dieu, je n'y entendais point malice.

Un jour, en revenant d'une soirée, il me dit :

— As-tu vu comme madame de Fischtaminel était mise ?

— Oui, pas mal.

En moi-même, je me dis :

Il me parle toujours de madame de Fichtaminel, il faut que je me mette absolument comme elle.

J'avais bien remarqué l'étoffe, la fa-

çon de la robe et l'ajustement des moindres accessoires.

Me voilà tout heureuse, trottant, allant, mettant tout en mouvement pour me procurer les mêmes étoffes.

Je fais venir la même couturière.

— Vous habillez madame de Fichtaminel? lui dis-je.

— Oui, madame.

— Eh bien, je vous prends pour ma couturière, mais à une condition : vous voyez que j'ai fini par trouver l'étoffe de sa robe, je veux que vous me fassiez la mienne absolument pareille à la sienne.

J'avoue que je ne fis pas attention tout d'abord au sourire assez fin de la

couturière, je le vis cependant, et plus tard je me l'expliquai.

Pareille, lui dis-je ; mais à s'y méprendre !

— Oh ! dit l'interlocutrice en s'interrompant et me regardant, vous nous apprenez à être comme des araignées au centre de leur toile, à tout voir sans avoir l'air d'avoir vu, à chercher l'esprit de toute chose, à étudier les mots, les gestes, les regards !

Vous dites : Les femmes sont bien fines !

Dites donc : Les hommes sont bien faux !

— Ce qu'il m'a fallu de soins, de pas et de démarches pour arriver à

être le sosie de madame de Fischtaminel !...

— Enfin, c'est nos batailles à nous, ma petite, dit-elle en continuant et revenant à mademoiselle Joséphine.

Je ne trouvais pas un certain petit châle de cou, brodé : une merveille ! enfin, je finis par découvrir qu'il a été fait exprès.

Je déniche l'ouvrière, je lui demande un châle pareil à celui de madame de Fischtaminel.

Une bagatelle ! cent cinquante francs.

Il avait été commandé par un monsieur qui l'avait offert à madame de Fischtaminel.

Mes économies y passent.

Nous sommes toutes, nous autres Parisiennes, extrêmement tenues en bride à l'article toilette.

Il n'est pas un homme de cent mille livres de rente à qui le whist ne coûte dix mille francs par hiver, qui ne trouve sa femme dépensière et ne redoute ses chiffons !

Mes économies, soit ! me disais-je.

J'avais une petite fierté de femme qui aime : je ne voulais pas lui parler de cette toilette, je voulais lui en faire une surprise, bécasse que j'étais !

Oh ! comme vous nous enlevez notre sainte niaiserie !...

Ceci fut encore dit pour moi qui n'avais rien enlevé à cette dame, ni

dent, ni quoique que ce soit des choses nommées et innommées qu'on peut enlever à une femme.

— Ah! il faut te dire, ma chère, qu'il me menait chez madame de Fischtaminel, où je dînais même assez souvent.

J'entendais cette femme disant :

— Mais elle est bien, votre femme!

Elle avait avec moi un petit ton de protection que je souffrais; mon mari me souhaitait d'avoir l'esprit de cette femme et sa prépondérance dans le monde.

Enfin ce phénix des femmes était mon modèle, je l'étudiais, je me don-

nais un mal horrible à n'être pas moi-même...

Oh ! mais c'est un poëme qui ne peut être compris que par nous autres femmes !

Enfin le jour de mon triomphe arrive.

Vraiment le cœur me battait de joie, j'étais comme un enfant ! tout ce qu'on est à vingt-deux ans.

Mon mari m'allait venir prendre pour une promenade aux Tuileries ; il entre, je le regarde toute joyeuse, il ne remarque rien...

Eh bien ! je puis l'avouer aujourd'hui, ce fut un de ses affreux désastres...

Non, je n'en dirai rien, monsieur que voici, se moquerait.

Je protestai par une autre geste.

— Ce fut, dit-elle en continuant (une femme ne renonce jamais à ne pas tout dire), voir s'écrouler un édifice bâti par une fée.

Pas la moindre surprise.

Nous montons en voiture.

Adolphe me voit triste, il me demande ce que j'ai, je lui réponds comme nous répondons quand nous avons le cœur serré par ces petites misères :

— Rien !

Et il prend son lorgnon, et il lorgne les passants le long des Champs-Élysées,

nous devions faire un tour des Champs-Élysées avant de nous promener aux Tuileries.

Enfin, l'impatience me prend, j'avais un petit mouvement de fièvre et, quand je rentre, je me compose pour sourire.

— Tu ne m'as rien dit de ma toilette?

— Tiens, c'est vrai, tu as une robe à peu près pareille à celle de madame de Fischtaminel.

Il tourne sur ses talons et s'en va.

Le lendemain, je boudais un peu, vous le pensez bien.

Arrive, au moment où nous avions fini de déjeûner dans ma chambre au coin de mon feu, je m'en souviendrai

toujours, arrive l'ouvrière qui venait chercher le prix du petit châle de cou, je la paye ; elle salue mon mari comme si elle le connaissait.

Je cours après elle sous prétexte de lui faire acquitter sa note, et je lui dis :

— Vous lui avez fait payer moins cher le châle de madame de Fischtaminel.

— Je vous jure, madame, que c'est le même prix, monsieur n'a pas marchandé.

Je suis revenue dans ma chambre, et j'ai trouvé mon mari sot comme....

Elle s'arrêta, reprit :

— Comme un meunier qu'on vient de faire évêque.

— Je comprends, mon ami, que je ne serai jamais qu'à peu près pareille à madame de Fischtaminel.

— Je vois ce que tu veux me dire à propos de ce châle !

Eh ! bien, oui, je le lui ai offert pour le jour de sa fête.

Que veux-tu? nous avons été très-amis autrefois...

— Ah! vous avez été jadis encore plus liés qu'aujourd'hui?

Sans répondre à cela, il me dit :

— *Mais c'est purement moral.*

Il prit son chapeau, s'en alla, et me

laissa seule sur cette belle déclaration des droits de l'homme.

Il ne revint pas pour dîner, et rentra fort tard.

Je vous le jure, je restai dans ma chambre à pleurer comme une Madeleine, au coin de mon feu.

Je vous permets de vous moquer de moi, en me regardant, mais je pleurai sur mes illusions de jeune mariée, je pleurai de dépit d'avoir été prise pour dupe.

Je me rappelai le sourire de la couturière !

Ah ! ce sourire me remit en mémoire les sourires de bien des femmes qui riaient de me voir petite fille chez ma-

dame de Fischtaminel; je pleurai sincèrement.

Jusque-là je pouvais croire à bien des choses qui n'existaient plus chez mon mari, mais que les jeunes femmes s'obstinent à supposer.

Combien de grandes misères dans cette petite misère.

Vous êtes de grossiers personnages!

Il n'y a pas une femme qui ne pousse la délicatesse jusqu'à broder des plus jolis mensonges le voile avec lequel elle vous couvre son passé, tandis que vous autres...

Mais je me suis vengée.

—Madame, lui dis-je, vous allez trop instruire mademoiselle.

— C'est vrai, dit-elle, je vous dirai la fin dans un autre moment.

—Ainsi, mademoiselle, vous le voyez, dis-je, vous croyez acheter un châle, et vous vous trouvez une petite misère sur le cou; si vous vous le faites donner...

—C'en est une grande, dit la femme comme il faut.

Restons-en là.

La morale de cette fable est qu'il faut porter son châle sans y trop réfléchir.

Les anciens prophètes appelaient ce monde une vallée de misère.

Or, dans ce temps les Orientaux avaient, avec la permission des autori-

rités constituées, de jolies esclaves, outre leurs femmes !

Comment appellerons-nous la vallée de la Seine entre le Calvaire et Charenton, où la loi ne permet qu'une seule femme légitime ?

L'AMADIS-OMNIBUS.

Vous comprenez que je mis à mâchonner le bout de ma canne, à consulter la corniche, à regarder le feu, à examiner le pied de Caroline, et je tins

bon jusqu'à ce que la demoiselle à marier fût partie.

Vous m'excuserez, lui dis-je, je suis resté chez vous, malgré vous peut-être; mais votre vengeance perdrait à être dite plus tard, et si elle a constitué pour votre mari quelque petite misère, il y a pour moi le plus grand intérêt à la connaître, et vous saurez pourquoi...

Ah! dit-elle, ce mot : *c'est purement moral*! donné comme excuse, m'avait choqué au dernier point.

Belle consolation de savoir que j'étais dans son ménage un meuble, une chose; que je trônais entre les ustensiles de cuisine, de toilettes et des ordonnances de médecin; que l'amour conjugal

était assimilé aux pilules digestives, au sirop de mou de veau, à la moutarde blanche; que madame de Fischtaminel avait à elle l'âme de mon mari, ses admirations, et charmait son esprit, tandis que j'étais une sorte de nécessité purement physique!

Que pensez-vous d'une femme ravalée jusqu'à devenir quelque chose comme la soupe et le bouilli, sans persil, bien entendu?

Oh! dans cette soirée, je fis une catilinaire...

— Dites une plilippique.

— Je dirai tout ce que vous voudrez, car j'étais furieuse, et je ne sais

plus tout ce que j'ai crié dans le désert de ma chambre à coucher.

Croyez-vous que cette opinion que les maris ont de leur femme, que le rôle qu'ils nous donnent, ne soient pas pour nous une étrange misère?

Nos petites misères, à nous, sont toujours grosses d'une grande misère.

Enfin il fallait une leçon à mon Adolphe.

Vous connaissez le vicomte de Lustrac, un amateur effréné de femmes, de musique, un gourmet, un de ces ex-beaux de l'empire, qui vivent sur leurs succès printaniers, et qui se cultivent eux-mêmes avec des soins excessifs, pour obtenir des regains.

— Oui, lui dis-je, un de ces gens pincés, corsés, busqués à soixante ans, qui abusent de la finesse de leur taille et sont capables d'en remontrer aux jeunes dandies.

— Monsieur de Lustrac, reprit-elle, est égoïste comme un roi ; mais galant, prétentieux, malgré sa perruque noire comme du jais.

— Il se teint aussi les favoris.

— Il va le soir dans dix salons; il papillonne.

— Il donne d'excellents dîners, des concerts, et protége des cantatrices encore neuves...

— Il prend le mouvement pour la joie.

— Oui, mais il s'enfuit à tire-d'aile dès que le chagrin point quelque part.

Vous êtes en deuil, il vous fuit.

Vous accouchez, il attend les relevailles pour venir vous voir : il est d'une franchise mondaine, d'une intrépidité sociale qui méritent l'admiration.

— Mais n'y a-t-il pas courage à être ce qu'on est ? lui demandais-je.

— Hé! bien, reprit-elle après avoir échangé nos observations, ce jeune vieillard, cet Amadis omnibus, que nous avons nommé entre nous le chevalier *Petit-Bon-Homme-vit-encore*, devint l'objet de mes admirations.

— Il y avait de quoi ! un homme ca-

pable de faire à lui tout seul sa figure et ses succès !

— Je lui fis quelques-unes de ces avances qui ne compromettent jamais une femme, je lui parlai du bon goût de ses derniers gilets, de ses cannes, et il me trouva de la dernière amabilité.

Moi, je trouvai mon chevalier de la dernière jeunesse ; il vint me voir ; je minaudai, je feignis d'être malheureuse en ménage, d'avoir des chagrins.

Vous savez ce que veut dire une femme en parlant de ses chagrins, en se prétendant peu comprise.

Ce vieux singe me répondit beaucoup mieux qu'un jeune homme, j'eus mille peines à ne pas rire en l'écoutant.

» Ah! voilà les maris, il ont la plus mauvaise politique, ils respectent leur femme, et toute femme est, tôt ou tard furieuse de se voir respectée, et sans l'éducation secrète à laquelle elle a droit.

» Vous ne devez pas vivre, une fois mariée, comme une petite pensionnaire, » etc.

Il se tortillait, il se penchait, il était horrible; il avait l'air d'une figure de bois de Nuremberg, il avançait le menton, il avançait sa chaise, il avançait la main....

Enfin, après bien des marches, des contre-marches, des déclarations angéliques...

— Bah !

— Oui, *Petit-Bon-Homme-vit-encore* avait abandonné le classique de sa jeunesse pour le romantisme à la mode ; il parlait d'âme, d'ange, d'adoration, de soumission, il devenait d'un éthéré bleu-foncé.

Il me conduisait à l'Opéra et me mettait en voiture.

Ce vieux jeune homme allait là où j'allais, il redoublait de gilets, il se serrait le ventre, il mettait son cheval au grand galop pour rejoindre et accompagner ma voiture au bois ; il me compromettait avec une grâce de lycéen, il passait pour fou de moi ; je me posais en cruelle, mais j'acceptais son bras et

ses bouquets. On causait de nous. J'étais enchantée !

J'arrivai bientôt à me faire surprendre par mon mari, le vicomte sur mon canapé, dans mon boudoir, me tenant les mains et moi l'écoutant avec une sorte de ravissement extérieur.

C'est inouï ce que l'envie de nous venger nous fait dévorer !

Je parus contrariée de voir entrer mon mari, qui, le vicomte parti, me fit une scène :

—Je vous assure, monsieur, lui dis-je après avoir écouté ses reproches, que c'est *purement moral*.

Mon mari comprit, et n'alla plus chez madame de Fischtaminel.

Moi, je ne reçus plus monsieur de Lustrac.

— Mais, dis-je, Lustrac, que vous prenez, comme beaucoup de personnes pour un célibataire, est veuf et sans enfants.

— Bah !

— Aucun homme n'a plus profondément enterré sa femme, Dieu ne la retrouvera pas au jugement dernier.

Il s'est marié avant la révolution, et votre *purement moral* me rappelle un mot de lui que je ne puis me dispenser de vous répéter.

Napoléon nomma Lustrac à des fonctions importantes, dans un pays conquis : madame de Lustrac, abandonnée

pour l'administration, prit, quoique ce fût purement moral, pour ses affaires particulières un secrétaire intime; mais elle eut tort de le choisir sans en prévenir son mari.

Lustrac rencontra ce secrétaire à une heure excessivement matinale et fort ému, car il s'agissait d'une discussion assez vive, dans la chambre de sa femme...

La ville ne demandait qu'à rire de son gouvernement, et cette aventure fit un tel tapage que Lustrac demanda lui-même son rappel à l'Empereur.

Napoléon tenait à la moralité de ses représentants, et la sottise selon lui devait déconsidérer un homme.

Vous savez que l'Empereur, entre toutes ses passions malheureuses, a eu celle de vouloir moraliser sa cour et son gouvernement.

La demande de Lustrac fut donc admise, mais sans compensation.

Quand il vint à Paris, il y reparut dans son hôtel, avec sa femme ; il la conduisit dans le monde, ce qui, certes, est conforme aux coutumes aristocratiques les plus élevées ; mais il y a toujours des curieux.

On demanda raison de cette chevaleresque protection.

— Vous êtes donc remis, vous et madame de Lustrac, lui dit-on au foyer du théâtre de l'Impératrice, vous lui

avez tout pardonné. Vous avez bien fait.

— Oh! dit-il d'un air satisfait, j'ai acquis la certitude...

— Ah! bien, de son innocence, vous êtes dans les règles.

— Non, je suis sûr que c'était purement physique.

Caroline sourit.

— L'opinion de votre adorateur réduit cette grande misère à n'en être, en ce cas, comme dans le vôtre, qu'une très-petite.

— Une petite misère! s'écria-t-elle, et pourquoi prenez-vous les ennuis de coqueter avec un monsieur de Lustrac de qui je me suis fait un ennemi.

Allez ! les femmes paient souvent bien cher les bouquets qu'on leur donne et les attentions qu'on leur prodigue.

Monsieur de Lustrac a dit de moi à monsieur de Bourgarel (1) :

— Je ne te conseille pas de faire la cour à cette femme-là , elle est trop chère...

(1) Le même Ferdinand de Bourgarel, que la politique, les arts et les amours ont eu la douleur de pleurer récemment, selon le discours prononcé sur sa tombe par Adolphe.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES PETITES MISÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

